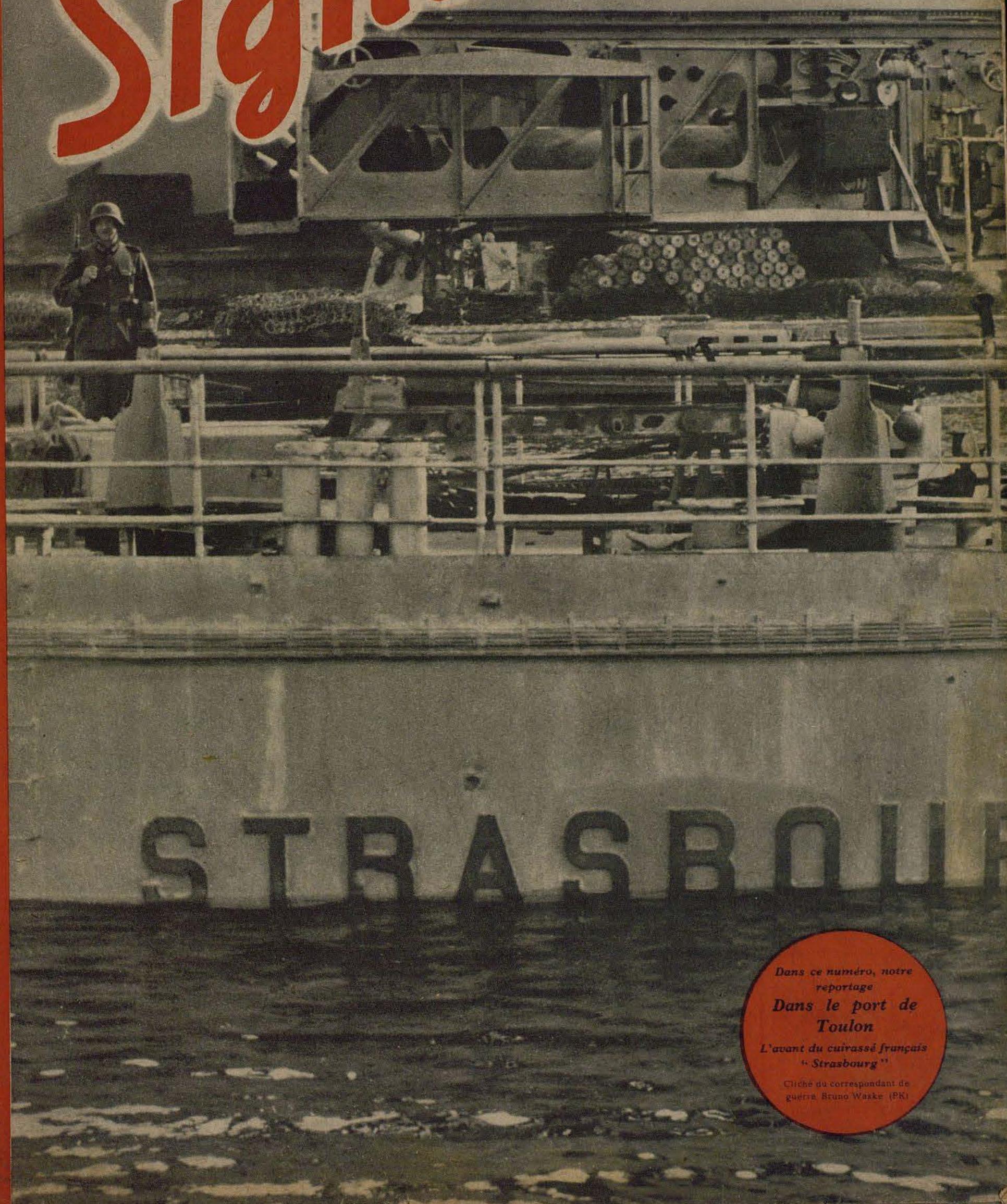


Signal

Belgique 3 fr. / Bohême-Moravie 4 Kr. / Bulgarie 5 leva / Croatie 6 kounas / Danemark 50 ore / Espagne 1,50 pes. / Finlande 4,50 mk. / France 5 fr. / Grèce 150 drachmes / Hongrie 40 fillér
Italie 3 lire / Norvège 50 ore. / Pays-Bas 25 centis / Portugal 2 esc. / Roumanie 25 lei / Serbie 6 dinars / Suède 55 ore. / Suisse 50 centimes / Slovaquie 3 cour. / Turquie 20 kurus.
Styrie méridionale, Marche de l'Est 40 Pl.



Dans ce numéro, notre
reportage
**Dans le port de
Toulon**
L'avant du cuirassé français
"Strasbourg"
Cliché du correspondant de
guerre Bruno Wakke (PK)

LA TROISIEME

Il est prouvé, par des documents historiques irréfutables, que le président Roosevelt a mis à profit la tension européenne pour déclencher une guerre qui, tout au moins du point de vue de l'Allemagne, était parfaitement évitable. Certains Européens ne se rendent peut-être pas compte que Roosevelt fait cette guerre en s'appuyant sur des conceptions que d'autres considèrent comme des illusions. L'auteur de l'article qu'on va lire décrit de quelle nature sont ces illusions et de quelle portée elles sont pour la conduite de la guerre par les alliés anglo-saxons.

UN des journalistes qui se pressaient autour de son bureau demanda à Franklin Delano Roosevelt, après le coup de main américain contre l'Afrique du Nord française, s'il était d'accord avec le ministre anglais Lyttelton, qui venait d'affirmer que la « phase européenne » de la guerre devait être terminée d'ici à juillet 1943. Roosevelt répondit qu'on ne pouvait exiger de sa part un engagement très précis. Cependant, la presse américaine laissait entrevoir que le président ne considérait nullement comme absurde l'opinion du ministre britannique.

Ce petit épisode montre clairement que les puissances ennemies d'un ordre nouveau en Europe et en Asie en sont parvenues au troisième stade des grandes illusions sur les possibilités de développement de cette guerre. En fait, aussi bien en Angleterre qu'aux Etats-Unis, l'entreprise nord-africaine a été accueillie avec un tel débordement de joie, que la longue série des défaites, depuis la Pologne jusqu'à Pearl-Harbour, en semble complètement oubliée. L'enthousiasme a pris une forme telle, qu'un observateur dépourvu d'esprit critique eût pu croire que la victoire était, sinon déjà décidée, tout au moins assurée pour l'Angleterre et les U.S.A. Les symptômes d'optimisme se multipliaient : chaque jour, et même chaque heure, le lecteur mal informé de Los-Angeles et de Saint-Louis apprenait par son journal que les puissances de l'Axe étaient déjà terrassées et incapables de se relever. Ce fut seulement à Moscou qu'on resta, au contraire, réservé et silencieux, quant à la création de ce nouveau front dans l'Afrique du Nord française et à ses conséquences.

La lutte sourde entre Staline, Roosevelt et Churchill, au sujet de la création de ce deuxième front par les Anglo-Américains, avait été longue. Quand et où devait-il être réalisé ? Telle était la question. En juillet, lorsque Churchill fit une visite à Moscou pour exposer personnellement les desseins de Roosevelt sur l'Afrique du Nord, Staline, mécontent, avait insisté sur les pertes énormes des Soviétiques en hommes, en territoires et en matériel, et notamment sur ses énormes difficultés à renouveler ses armements. Il avait réclamé d'une manière pressante le débarquement d'une armée anglo-américaine d'environ un million d'hommes, à proximité du centre d'action des forces allemandes, autant que possible dans le nord de la France. Churchill, ainsi qu'il l'a déclaré plus tard à la Chambre des communes, avait alors essayé de démontrer au dictateur soviétique que, pour une entreprise d'une telle envergure contre la puissante forteresse de l'Allemagne sur l'Atlantique, les forces navales anglo-américaines étaient encore trop faibles.

La situation de Churchill s'était trouvée assez difficile, parce que sa

mission avait, en outre, pour objet de convaincre « reconventionnellement » Staline de la nécessité de soutenir le plan de Roosevelt et de l'état-major américain par une offensive d'hiver massive des Soviétiques. Staline savait, après les pertes fantastiques de ses armées devant Rjev, sur le Don et à Stalingrad, ce que cela signifiait pour les formations de choc dont il disposait encore et qu'il était capable de mettre en action. Il ne pouvait se dissimuler que cette offensive d'hiver, réclamée par Churchill sur l'ordre de Roosevelt, représentait un effort que l'état-major soviétique ne jugeait possible que beaucoup plus tard. Pour les Soviétiques, une chose était certaine : une nouvelle opération aussi puissante, après les efforts extrêmes de l'Union soviétique, ne pouvait avoir

ILLUSION DE ROOSEVELT

PAR
GISELHER WIRSING

de sens que si, en même temps, le deuxième front était réalisé, aussi près que possible des bases de l'adversaire en Europe, et là uniquement. C'est sur ce point que Staline insistait avec l'énergie qui lui est coutumière. Sachant que, déjà, depuis des mois, une armée était spécialement exercée en Angleterre pour un débarquement dans le nord de la France, il demanda à Churchill qu'avec cette armée, déjà prête au moment des pourparlers difficiles des deux alliés à Moscou, on tentât au moins d'établir une tête de pont dans le nord de la France.

Le résultat fut Dieppe. Ce ne fut pas de sa propre initiative, mais pour se plier aux conditions posées par Staline, que l'état-major britannique exécuta cette manœuvre, qui ne pouvait aboutir qu'à un échec. L'impossibilité d'un débarquement sur la côte française fut démontrée dans l'espace de moins d'une journée, sans qu'il fût même nécessaire aux troupes allemandes, chargées de la défense du littoral, de faire appel à des renforts. Ce fut une profonde déception à Moscou. Churchill lui-même fut obligé de reconnaître l'échec devant la Chambre

Désaccord et désillusion

des communes. Le rêve d'un deuxième front en Europe s'était évanoui.

Il ne restait donc plus à Staline qu'à déclencher l'offensive d'hiver réclamée par Roosevelt, dans le même temps que s'effectuait l'entreprise américaine en Afrique du Nord. Tandis que les Soviétiques, lancés de nouveau contre les fortes positions allemandes, subissaient des pertes formidables et, pour ainsi dire, irréparables, il était clair que les Américains n'avaient pas l'intention d'entreprendre quoi que ce fût qui les obligeât à se lancer contre la masse allemande, en s'exposant aux risques les plus élevés. Roosevelt continua à opérer dans le sens du moindre effort, tandis que Staline se voyait engagé dans une entreprise que la stratégie soviétique, après une expérience d'un an et demi de guerre, considérait d'avance comme irréalisable.

Les remarques faites par Willkie, lors de sa visite à Moscou, en octo-

bre, suffisent à faire comprendre l'écart qui existait entre la conception américaine et celle des Soviétiques, avant même que l'entreprise de l'Afrique du Nord eût lieu. Ce fut, en effet, plus tard qu'on se rendit compte que Willkie, en se déclarant avec véhémence pour la création d'un second front, et en attaquant ouvertement Roosevelt et Churchill, avait simplement repris, une fois de plus, la conception de Staline : créer ce front à tout prix, par une attaque sur la côte française elle-même. Non seulement Staline et Willkie n'ignoraient pas, en octobre, les intentions de Roosevelt sur l'Afrique du Nord, mais ils savaient aussi que le haut commandement militaire allemand comptait, depuis longtemps, avec cette attaque, dont on avait pu observer certains signes avant-coureurs. On ne pouvait donc pas espérer, du point de vue tactique, induire en erreur l'état-major allemand. Ce qui se cachait derrière la promesse de Willkie, c'était le bilan désastreux que Staline lui avait exposé

et d'où ressortaient nettement la disparition de ses réserves, celle de sa force de production industrielle, et, surtout, ses pertes énormes de l'été. Le discours de Willkie n'était pas autre chose qu'une dernière tentative des Soviétiques, alors que se poursuivaient les préparatifs pour l'occupation de l'Afrique du Nord, d'établir une coordination entre leur offensive d'hiver et une attaque menée à fond par les Anglo-Américains sur le point central des forces allemandes. Cette tentative échoua. Il arriva bientôt ce qui devait se produire : après quelques avantages au début, obtenus au prix de pertes formidables, l'offensive soviétique se trouva stoppée. Elle s'éparilla devant la supériorité technique de la défensive allemande.

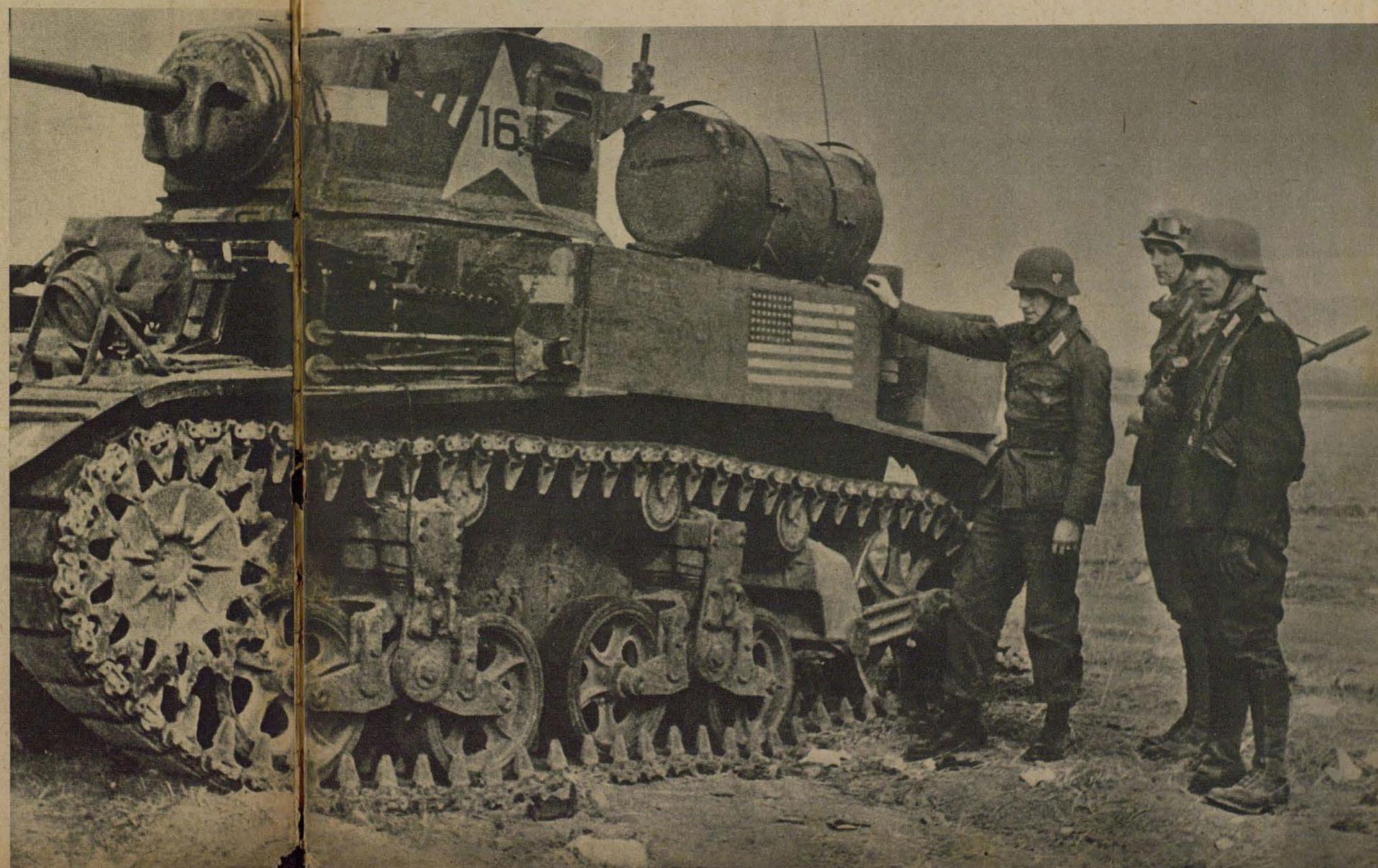
La troisième grande illusion de l'adversaire anglo-saxon au cours de cette guerre s'était évanouie.

La folie de la ligne Maginot

La première illusion avait été l'erreur, reconnue plus tard en Amérique et en Angleterre, sous le nom de

La fin du voyage. Un char américain détruit en Tunisie.
Cliché du correspondant de guerre Schneider (PK)

Suite page 8



Un des nombreux avantages
de la machine à enregistrer

CONTINENTAL 800

c'est qu'elle permet de passer rapidement
d'un travail à un autre. En quelques
instants, on change un châssis de com-
mande et la machine peut alors exécuter
une tout autre besogne d'impression.
Elle permet de remédier souvent à la
pénurie de main-d'œuvre et à l'absence
de machines.

WANDERER-WERKE
AKTIENGESELLSCHAFT SIEGMAR-SCHÖNAU

LA CONCENTRATION DES FORCES

PAR LE CAPITAINE DE CORVETTE RUDOLF KROHNE

Comment est-on passé de l'ordre oblique de la bataille d'Epaminondas à la notion du centre dans la bataille moderne? C'est ce qu'étudie ci-dessous un spécialiste de la stratégie navale.

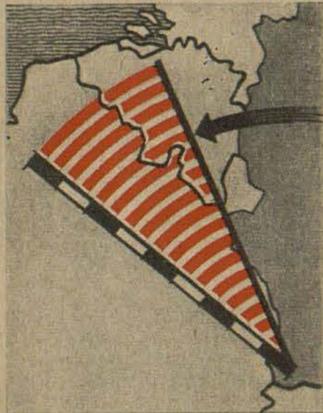
Il est probable que l'histoire ne se préoccuperait guère de la bataille de Leuctres, au cours de laquelle, en 371 av. J.-C., le Thébain Epaminondas défait l'armée macédonienne, si elle n'avait été l'occasion, pour ce général, de livrer à l'art de la guerre la découverte stratégique peut-être la plus grosse de conséquences et la plus étonnante: l'ordre oblique de bataille. L'ordre de bataille d'Epaminondas ne dépassait sans doute pas un front de quelques centaines de mètres. En 1914, les armées allemandes, alignées suivant le plan Schlieffen, se mettaient en marche sur un front continu de 500 kilomètres. Après leurs éclatants succès du début, elles durent s'arrêter devant le « miracle de la Marne ». Le plan Schlieffen avait-il donc été mal compris ou mal exécuté? Ou bien

l'idée simple d'Epaminondas n'était-elle plus applicable aux armées nombreuses évoluant sur de vastes étendues?

Il est certain que les fronts terrestres de la guerre moderne — les troupes allemandes et leurs alliées luttent en Russie soviétique sur un front de 3.200 kilomètres — ne peuvent plus se déployer et livrer bataille avec chance de succès en appliquant simplement le principe du chef grec.

De même sur les océans, la conduite de la guerre dans le style d'Epaminondas est évidemment impossible. Il suffit, pour s'en rendre compte, de suivre sur une carte le déploiement du front de mer, depuis la mer de Barentz jusqu'à Madagascar, en passant par l'Atlantique, la mer des Caraïbes et le Sud-Afrique, et de le comparer au front allemand de l'est qui dépasse lui-même de loin tous les fronts terrestres du passé. L'idée géniale d'Epaminondas est-elle donc dépassée? Nullement. Mais, devant le caractère océanique de la guerre actuelle, l'idée a évolué vers la notion de centre de gravité, de la concentration des forces.

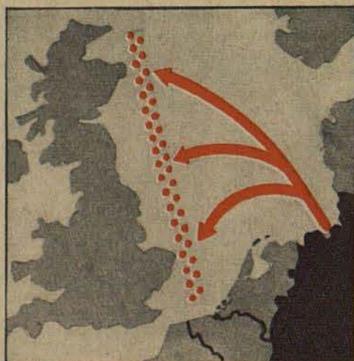
Que cette conception du centre de gravité se pose sans cesse et se renouvelle au cours de la guerre actuelle, que Churchill s'excuse devant le Parlement britannique qu'« on ne puisse être fort partout à la fois », ce sont là des preuves de plus du caractère océanique de cette guerre. En tout cas, il ne suffit pas, dans ces vastes espaces, d'être fort au moment opportun. La notion du centre de gravité exige beaucoup plus: avant de préparer une opération, il faut avoir déterminé quelles sont les armes destinées à remporter la décision. Ce problème résolu, il s'agit d'acquiescer une supériorité écrasante en utilisant tous les moyens, au multiple point de vue du nombre, du plan constructif, de l'économie, de la formation, des positions d'appui tactiques et politiques, du lieu et du temps opportuns. Alors seulement est atteinte la concentration des forces. Si convainquants que soient les exemples de formation du centre de gravité, donnés par toutes les opérations « océa-



La bataille en ordre oblique.

En 1914, exécutant le plan Schlieffen, l'armée allemande attaque sur un front de 500 kilomètres. Son aile gauche atteint la frontière suisse. Son aile droite, considérablement renforcée, exerce sa pression et déferle sur la Belgique et le Nord de la France. Une brèche, amorcée sur la Marne, arrête la marche, jusque-là victorieuse, de l'armée allemande et conduit au « miracle de la Marne ».

Détermination du centre de gravité. Dès l'ouverture des hostilités, la conduite de la guerre sur mer pose le problème de la recherche du centre de gravité, de la ligne des bases, sur lesquels s'appuiera l'action de la marine. Une série d'expériences déterminera la guerre contre le commerce.



Les unités allemandes appareillent et vont mouiller des mines sur les côtes orientales de l'Angleterre. Premier pas pour s'évader de ses propres côtes et gagner le large.



Sous-marins, croiseurs auxiliaires et autres bâtiments de guerre portent ensuite la guerre jusque dans l'Atlantique, et contraignent à l'action la flotte anglaise.



Puis, c'est l'action hardie qui conduit à la conquête et à l'occupation de la Norvège, assurant la liberté du trafic en mer du Nord: pas décisif dans la conduite de la guerre.

Le porte-avions, centre de gravité

Dans ces conditions, le Japon eut vite reconnu que l'arme destinée à emporter la décision sur le vaste océan Pacifique était le porte-avions. Sa flotte était parfaitement capable d'apporter aux opérations des porte-avions tout l'appui indispensable. Et si, en un point quelconque de l'immense océan, cette protection des porte-avions conduisait à une rencontre avec des forces ennemies supérieures, la flotte japonaise pouvait estimer que ses porte-avions, avec leurs bombardiers et leurs appareils torpilleurs, rétabliraient au moins l'équilibre, que peut-être même ils emporteraient la décision si l'aviation navale confirmait les espoirs qu'on avait mis en elle. Avec une claire vision de l'avenir, et pendant des années, la marine japonaise travailla ardemment à la création de son aviation, y sacrifiant, stoïque, de nombreuses vies humaines. Et bientôt ce furent les atta-

ques d'une audace fantastique, au point choisi et au moment voulu, qui sont encore dans toutes les mémoires: Pearl-Harbour, destruction du « Prince-of-Wales » et du « Repulse » devant Kuantan, batailles navales de Sumatra et de Java. Nous voyons ainsi, dans les succès de la flotte japonaise, — qui furent à la base de tous les succès militaires terrestres dans le Pacifique et l'océan Indien, — le fruit d'une préparation intelligente, opiniâtre, presque visionnaire, et d'une réalisation magistrale de la notion de centre de gravité.



Les résultats

La carte illustre exactement la conception du centre de gravité et les résultats obtenus dont on trouvera le détail dans l'article « La concentration des forces ». La marine allemande est aujourd'hui maîtresse des énormes espaces portés en noir sur la carte, jusqu'à la côte orientale d'Afrique, à hauteur de Madagascar, où commence le rayon d'action de la marine japonaise (en rouge). Les points blancs sur fond noir indiquent les torpillages par les sous-marins allemands; les petits bateaux figurent les navires coulés par les croiseurs auxiliaires allemands, du début des hostilités à l'entrée en guerre du Japon.

Dessins Rudolf Heinisch

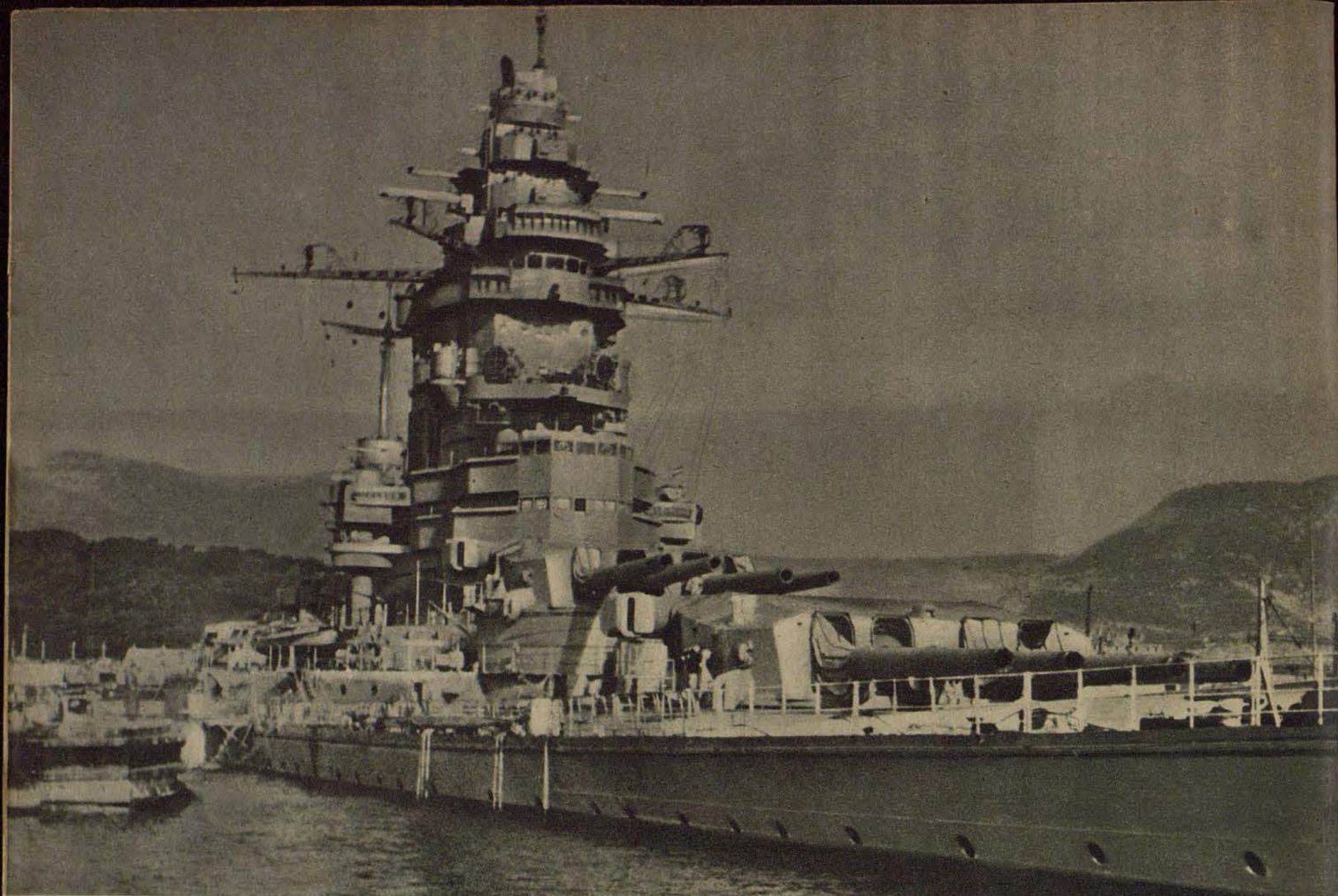
On ne s'étonnera pas, dès lors, de voir les U.S.A. et la Grande-Bretagne essayer de faire passer les événements actuels comme les signes de leur reprise de l'initiative dans le Pacifique et même comme une victoire. Mais les véritables victoires ont été les batailles navales de la mer de Corail, de Midway, et l'occupation victorieuse des îles Atû et Kiska, aux Aléoutiennes, par les forces navales japonaises. Le problème de débarquement américain dans l'archipel des Salomon, conçu lui aussi pour être décisif, s'est heurté à la détermination de la flotte japonaise: l'effet de surprise sur lequel comptaient les forces américaines, déjà

bien affaiblies par leurs attaques préliminaires (batailles de la mer de Corail, du détroit de Torrès et des îles Salomon), a complètement échoué. Les forces de la marine et de l'aviation navale japonaises étaient chaque fois à leur poste, prêtes à porter les coups les plus sévères.

Par contre, ce fut une pleine réussite que l'occupation japonaise des îles Aléoutiennes occidentales, qui brisa la pointe de la lance dirigée de Dutch-Harbour contre les îles maîtresses du

On ne s'étonnera pas, dès lors, de

Suite page 26

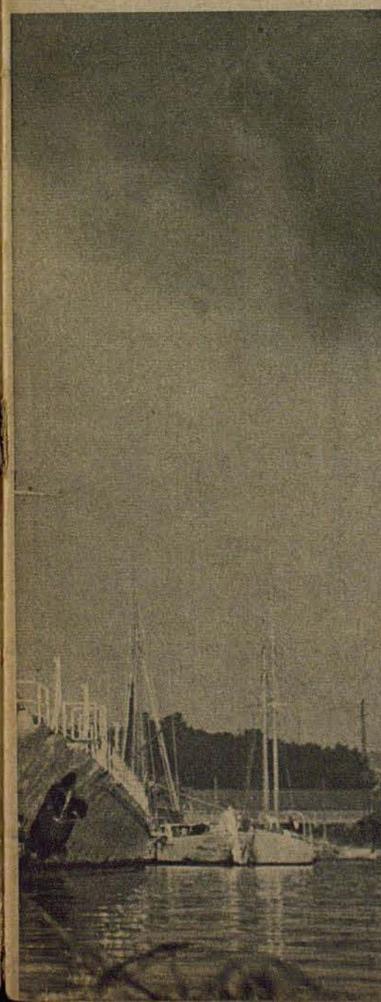
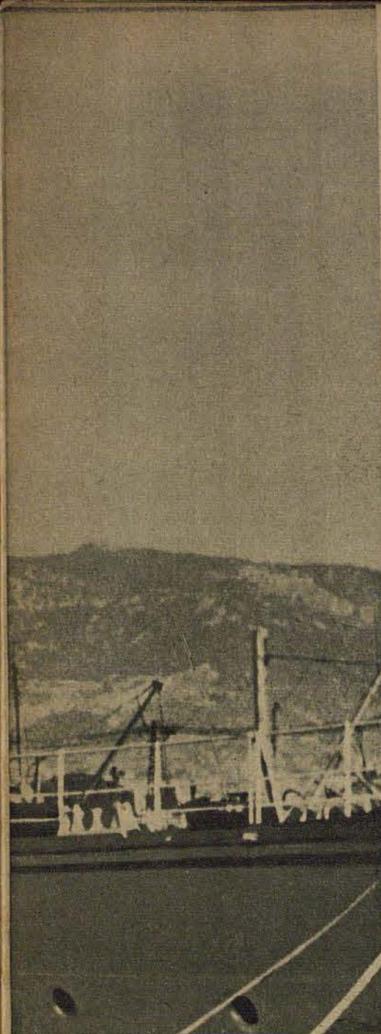


Le bâtiment-amiral. L'amiral commandant la flotte était à bord du « Strasbourg ». C'est de là que partit l'ordre de couler la flotte française qui se trouvait à Toulon.

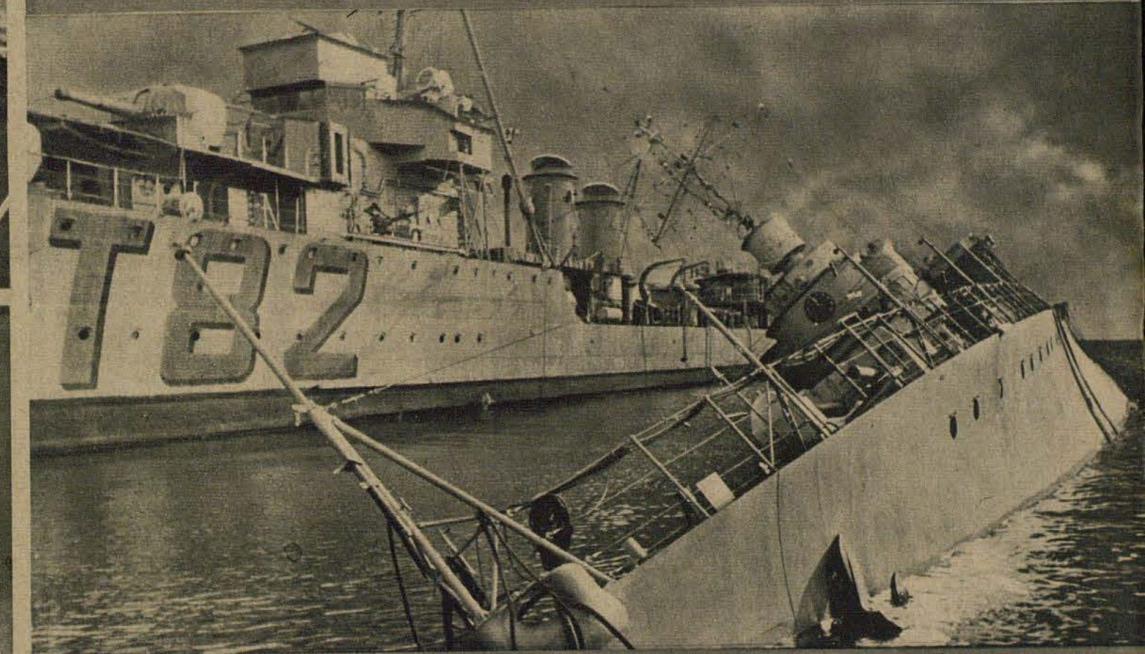
DANS LE PORT DE TOULON

Documents photographiques sur les événements qui se sont déroulés dans le port de guerre de Toulon, le 27 novembre 1942.

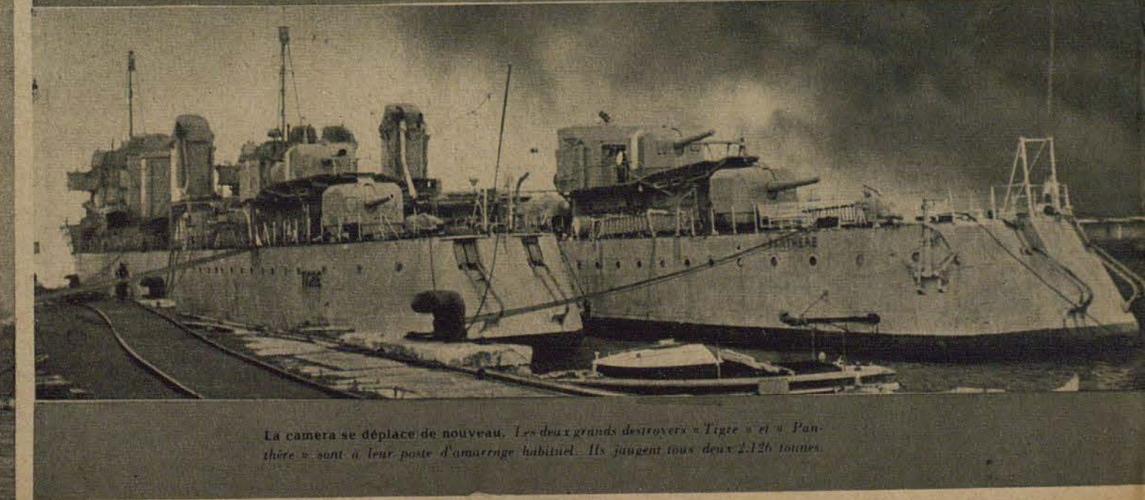
Le cuirassé « Strasbourg » par le fond. Après l'abandon des officiers et de l'équipage, le navire fut sabordé et repose maintenant sur le fond. Le « Strasbourg » jaugeait 26.500 tonnes et avait été lancé le 12 décembre 1936.



Dans le port des torpilleurs et des destroyers. Près d'un grand destroyer, resté indemne, se trouvent deux plus petits dont les verges recouvrent le pont.



Dans un autre coin du port des torpilleurs et des destroyers. C'est le même spectacle. Près d'un grand destroyer non endommagé et resté à flot, repose, sur le fond, un plus petit qui donne fortement de la bande.



La camera se déplace de nouveau. Les deux grands destroyers « Tigre » et « Panthère » sont à leur poste d'amarrage habituel. Ils jaugeent tous deux 2.126 tonnes.

Suite de la page 3

« folie Maginot », qui consistait à croire que la guerre pouvait être gagnée par la défensive et par le blocus sur mer et sur terre. Non seulement la France, mais les puissances de l'ouest, Chamberlain comme Churchill, et, avant tout, Roosevelt, dans la première phase des illusions où les démocraties s'étaient engagées, crurent à la fameuse thèse de Liddell Hart, d'après laquelle celui qui se tient sur la défensive a toujours l'avantage sur l'assaillant. Cette thèse ne tenait nullement compte que cela est peut-être possible pour une grande puissance territoriale disposant d'une ligne intérieure, mais jamais pour une puissance navale dépourvue de la grande mobilité exigée pour former des centres stratégiques, là où il plaît à l'adversaire de prendre l'initiative de l'attaque. C'est pourquoi l'Angleterre n'a pas été à même de venir en aide à la France, son alliée, et a dû l'abandonner à son sort, après avoir manqué l'occasion, en septembre 1939, de former en Europe un second front contre l'Allemagne. Roosevelt, de son côté, lors des appels désespérés lancés de Tours par Reynaud, s'était contenté de lui envoyer des télégrammes de condoléances et de lui exprimer toute sa sympathie. Cette première phase des illusions des puissances de l'ouest s'est terminée par la débâcle militaire de la France.

L'erreur sur le Japon

La deuxième phase des illusions porta moins sur les opérations militaires que sur le terrain diplomatique : ce fut là complète erreur d'appréciation de la puissance du Japon et, par suite, la surestimation de la puissance militaire que les U.S.A. pouvaient jeter dans la balance. Roosevelt et ses conseillers, par des mesures économiques coercitives et des menaces, crurent pouvoir réduire le Japon au silence et à l'inaction pour la durée de la guerre. Churchill partagea aussi cette opinion, lorsque la politique des U.S.A. en Extrême-Orient fut fixée, en août 1941, par la première charte de l'Atlantique. Le plan de guerre anglo-américain reposait entièrement sur cette bévue. A cette époque, Roosevelt croyait encore qu'il suffirait aux Etats-Unis de jouer le rôle de « arsenal des démocraties », en produisant pour elles, en leur livrant ou en leur prêtant le matériel de guerre nécessaire. La différence avec la guerre précédente était que, cette fois-ci, les U.S.A. voulaient encaisser immédiatement leur tribut. Déjà, les possessions anglaises des Indes occidentales avaient été cédées aux U.S.A. contre livraison de 50 destroyers d'un modèle ancien. Roosevelt demandait maintenant la « participation » à l'empire britannique lui-même.

Le réarmement des Etats-Unis eux-mêmes ne jouait, dans cette seconde phase des illusions, qu'un rôle de deuxième ordre. Selon les vues de Roosevelt à cette époque, ce réarmement n'avait d'autre objet que de préparer les U.S.A. à être la puissance mondiale qui interviendrait au dernier acte et qui, ayant seule, alors, une flotte intacte, pourrait dicter les conditions de paix et s'attribuer la domination mondiale effective. On se flattait de l'espoir que jamais les Etats-Unis n'auraient à soutenir une guerre sur deux fronts, sur l'Atlantique et dans le Pacifique. Le Japon « aboierait » et montrerait les dents, mais n'oserait jamais mordre. L'incapacité absolue du « grand esprit blanc » à évaluer les puissants facteurs psychologiques et pratiques qui gouvernent le monde fut manifeste dans cette

seconde phase des illusions. L'événement, sur lequel comptaient, en revanche, tous ceux qui connaissent les mobiles dirigeants de notre époque, se produisit le 8 décembre. Il n'y eut que Roosevelt, ses amiraux et ses généraux que surprit le bond de tigre des Japonais sur Hawaï, Guam et les Philippines. A cet instant, le plan de guerre des U.S.A. et de l'Angleterre s'écroulait. La conséquence de cette seconde surestimation et de cette illusion des puissances de l'ouest ne se chiffra pas seulement par la destruction d'environ la moitié des bâtiments de guerre américains, mais encore par la perte d'un puissant empire, celui des Indes néerlandaises qui semblaient, depuis longtemps, incorporées aux possessions américaines. On essaya en vain, aux Etats-Unis, de transformer des généraux médiocres, comme Mac Arthur, en héros. L'état-major américain, qu'une propagande systématique avait élevé sur un piédestal, comme s'il eût été en possession de la pierre philosophale, devint un club de vieux gentlemen incapables de prévoir ou de prendre en main la direction politique. On était à un tel point plongé dans l'illusion que les matières premières des territoires d'Extrême-Orient seraient, pendant toute la guerre, à l'entière disposition des U.S.A., que ni l'état-major ni les quelques offices chargés de l'économie de guerre américaine n'avaient songé à s'occuper des stocks de caoutchouc nécessaires pour les armements. Il fallut plusieurs mois à Roosevelt et au commandement américain pour être en état de bâtir de nouveaux plans correspondant à la situation nouvelle. On aurait pu encore, en janvier 1942, s'opposer à l'expansion rapide des forces japonaises, en jetant dans la bataille toutes les forces navales américaines. Mais comme on était toujours d'avis, au département de la marine de Washington, que cette guerre navale en Extrême-Orient ne pouvait avoir lieu qu'avec l'appoint complet de la flotte anglaise, ou seulement après la construction de la « flotte des deux océans », c'est-à-dire après 1945, on s'épuisa en de petites offensives partielles qui ne rapportèrent rien et qui coûtèrent à la flotte américaine un nombre important de bâtiments précieux, de porte-avions et de croiseurs. En une année, les forces navales anglo-américaines avaient perdu 262 navires de guerre, parmi lesquels 11 cuirassés, 11 porte-avions et 18 croiseurs lourds. C'est alors que commence la phase de la troisième illusion.

L'illusion de l'imitation

On pourrait nommer cette troisième phase celle de l'illusion des imitations, et ceci à un double point de vue : d'abord, parce que les Américains sont absolument convaincus que la guerre actuelle, sous son aspect militaire, n'est qu'une répétition, sauf quelques variantes, de la dernière Grande Guerre ; en deuxième lieu, parce qu'ils s'imaginent qu'il suffit d'imiter les vastes conceptions stratégiques employées par Adolf Hitler, sous des formes toujours renouvelées, en Pologne, en Norvège, en France et dans les grandes batailles de l'Union soviétique, et de les appliquer contre l'Allemagne et l'Europe, pour forcer facilement le résultat.

A nous, Européens, il semble absurde de vouloir utiliser l'expérience de la première Grande Guerre mondiale dans la guerre actuelle : les facteurs essentiels sont en Europe, cette fois-ci, tout à fait différents. Mais les Américains pensent autrement. La carrière de Roosevelt et son développement spirituel montrent une analogie

frappante avec ceux de Wilson. On songera, en outre, au fait que Roosevelt a commencé sa carrière politique dans le cabinet de guerre de Wilson. La campagne électorale de Wilson, en 1912, faite sous le mot d'ordre « New Freedom », se termina par une victoire contre les républicains. La campagne électorale de Roosevelt, en 1932, s'enchaîna au mot d'ordre « New Deal », immédiatement là où Wilson avait déjà échoué dans sa politique intérieure. Les tentatives de réformes politiques intérieures de Roosevelt échouèrent de même. Comme Wilson, en 1916, Roosevelt se fit élire président, en 1940, en annonçant, en claironnant, qu'il maintiendrait le peuple américain à l'écart de la guerre. De même que Wilson, mais d'une manière plus systématique, il prépara l'entrée des Etats-Unis dans un conflit dont la grande majorité des Américains ne voulait pas en 1941, pas plus qu'elle n'en avait voulu en 1917. La similitude est telle que les paroles belliqueuses de Roosevelt ne se distinguent en rien de celles de Wilson : « Make the world safe for Democracy » (Sauver le monde pour la démocratie). Tel avait été le slogan de Wilson en 1917, tel a été celui de Roosevelt en 1940. La charte de l'Atlantique, en 1941, qui n'engageait en rien, en est bien la preuve, et c'est pourquoi elle a été accueillie avec dédain même par le peuple américain. Sur un point, cependant, les conceptions de Roosevelt diffèrent de celles de Wilson. Roosevelt est poussé par un désir puissant de domination mondiale, tandis que Wilson revendiquait seulement un rôle d'arbitre supérieur.

Pour passer à l'offensive

Si l'on considère donc les choses du point de vue de l'Amérique et surtout de la personne du président, on constate que Roosevelt et son entourage immédiat ont manœuvré, en fait, selon l'exemple de Wilson. Il est clair que, dans ces conditions, Roosevelt ne pouvait résister à la tentation d'établir un parallèle entre la guerre actuelle et la première Grande Guerre, sans tenir aucun compte de la transformation révolutionnaire qui s'est accomplie en Europe et en Asie. Il a cherché, parmi les généraux américains, un équivalent à Pershing. En même temps, l'état-major américain s'efforçait de dégager un enseignement des conséquences de la « folie Maginot » et de l'évaluation erronée des forces du Japon. Après la prise de Singapour, le lieutenant-colonel W. F. Kernan publia une petite brochure portant le titre : « Defence will not win the War. » (La défensive ne gagnera pas la guerre.) Après avoir violemment critiqué les théories qui, jusqu'alors, avaient fait autorité dans les états-majors occidentaux, sur l'importance primordiale des forces navales, Kernan exigea une guerre d'offensive contre l'Europe. « Seule une offensive de surprise — prétendait-il sans que la formule soit très originale — assurera le succès de la guerre. » Les forces navales ne devaient jouer, dans cette nouvelle tactique, qu'un rôle secondaire. Kernan recommandait de déclencher une telle offensive, dès le printemps 1942, contre l'Italie, point vulnérable, d'après sa situation géographique, du système de défense européen. Pour le reste, ses indications restaient fort vagues et n'avaient d'autre objet qu'une imitation de la stratégie d'Adolf Hitler par les alliés.

Dans aucun pays, des livres portant les titres : « Le Moyen de réussir » ou « Comment devenir un génie » ne se sont vendus en aussi grand nombre

qu'aux Etats-Unis. C'est que la médiocrité s'est toujours efforcée de découvrir, à bon compte, le secret du génie, afin de réduire en monnaie courante les supériorités des grands hommes. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que Roosevelt et l'état-major américain aient cru naïvement avoir trouvé, dans les suggestions de Kernan, la solution du grand problème. Cela concordait d'ailleurs parfaitement avec l'idée fixe que cette guerre est une répétition de la précédente. Penser exige un travail de l'esprit. Se régler sur un préjugé flatte la paresse.

Lorsqu'il fut question pour l'état-major d'établir des plans concrets, on s'aperçut que la réalité était tout autre. Pendant que la propagande d'offensive continuait à se déchaîner, et que les stratèges, à leurs bureaux, marchaient déjà sur Rome, Vienne et Berlin, l'état-major fut bien obligé de constater, avec regret, que la situation en Europe ne rappelait en rien celle des années 1917-1918. Dans la dernière guerre, les divisions américaines avaient pu atterrir à quelques centaines de kilomètres des territoires d'opérations des armées allemandes, la guerre sous-marine avait déjà dépassé son point culminant, l'Atlantique était, dans une large mesure, sous la domination de la flotte anglo-américaine, le front que les Américains atteignirent s'étendait jusqu'en Flandre, aux portes de l'Allemagne, le blocus avait affaibli les armées allemandes, les territoires fertiles de l'Ukraine n'avaient pu être utilisés pour le ravitaillement du peuple et de l'armée que dans une très faible mesure, les approvisionnements en matières premières étaient réduits à l'extrême.

Lauriers lointains

Qu'en était-il de cette similitude en automne 1942 ? Le continent européen était transformé en une immense forteresse défendue d'une manière homogène. Toute tentative de débarquement sur des côtes qui n'étaient pas encore englobées dans ce système, comme par exemple sur la Riviera française, ne pouvait aboutir qu'à un insuccès, comme cela s'était produit à Namsos, à Dunkerque, en Grèce et à Dieppe. Toutes les opérations d'offensive des Américains s'étaient déclenchées sur une ligne très étendue et loin du centre d'action des puissances de l'Axe. Le Groenland, l'Islande, Madagascar, la Martinique et Bassora, telles ont été les stations où l'on s'est grisé de victoires, mais qui, dans le développement véritable de la guerre, sont d'une importance tout à fait secondaire. Il fallait donc frapper un autre coup et décisif. Mais on dut reconnaître que ce coup ne pouvait être porté qu'entre 1.200 et 1.600 kilomètres du centre industriel de l'Europe. Le deuxième front était repoussé en bordure du désert saharien. En outre, la guerre sous-marine, malgré le désavantage de la saison, se chiffrait par une quantité formidable de navires coulés par l'Axe.

Il ne s'agissait plus d'un parallèle avec l'année 1917 dans cette première entreprise américaine autour de l'Europe. C'était exactement le contraire qui se produisait. Le général Eisenhower qui, en exécution du projet de Kernan, avait été désigné comme généralissime des troupes américaines en Europe, n'osa même pas englober Tunis, qui n'était pas défendu, dans son programme de débarquement. Son rôle n'était en rien comparable à celui qu'avait joué autrefois Pershing. Il ressem-



Le grand amiral Raeder
commandant en chef de la marine de guerre allemande

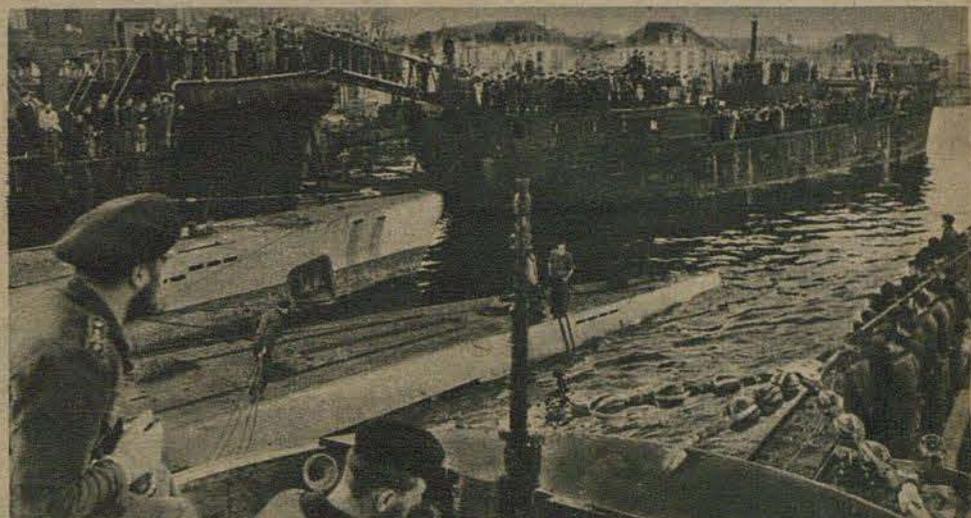




1 Après des semaines d'un voyage héroïque — neuf pavillons de victoires l'attestent — les tempêtes et les dangers de l'océan sont déjà oubliés. Presque tous les matelots sont accourus sur le pont. On se signale à la terre, aux camarades de la défense côtière, et la station répond en hissant les pavillons de bon accueil. Un gros convoyeur (à droite) a pris, en haute mer, le sous-marin sous sa protection et le guide dans la rade.



2 L'équipage est accouru sur le pont et se fait beau pour entrer « dans les pays civilisés ». On assure autant que possible l'équilibre du baret sur la chevelure hirsute, — la cocarde exactement dans l'axe de la pointe du nez. — et la barbe, orgueil des retours, est encore une fois démêlée avec soin.



3 Lentement, le bateau accoste. Le maître timonier dirige la manœuvre, l'équipage s'est rangé sur le pont. Des centaines de curieux sont accourus sur le quai. Un orchestre joue « Denn wir fahren gegen England » (Et nous irons contre l'Angleterre...), en même temps qu'on lance les amarres.



4 Le bateau est solidement amarré. Après de longues semaines de croisière, on a vu souvent des terres lointaines, mais on n'a pas fait un pas sur le sol ferme; et voici le premier lambeau du sol natal: une étroite passerelle.

5 La minute tant désirée: terre! Des jeunes filles courent les matelots de fleurs.

Une base SOUS-MARINE sur l'Atlantique

Le correspondant de guerre Hanns Hübmann (PK) décrit, en huit vivants chapitres d'un récit photographique, le retour d'un sous-marin allemand à sa base, sur les côtes de l'Atlantique, les quelques semaines de repos de l'équipage, la remise en état du bateau et le départ pour une nouvelle croisière.



II. Bière, lettres, solde et savon



6 Le commandant de la flottille, monté le premier à bord, a emmené l'équipage avec lui à la cantine. Et les jeunes gars rident, délices dont on a été longtemps privé, un grand verre de bière fraîche de Brême!



7 Voici l'instant majeur de la fête du retour: le courrier. Deux camarades distribuent lettres et paquets qui s'accumulent depuis des mois. Bientôt...

8 ...chacun est plongé dans sa correspondance, chacun se repaît de nouvelles, comme ce jeune homme, avec sa barbe de sous-marinier: sa sœur, pendant sa dernière permission, a... (Mais ceci est une histoire qui n'a rien à voir ici...)



9 Après la réception, retour à bord. Le maître-fourrier paie la solde qu'une longue croisière a faite rondelette. Un sac gonflé de billets a été apporté de terre.

10 Et les belles barbes tombent sous le rasoir...



III. Au bassin de radoub



11 Nouveaux travaux à bord. Le bateau est vidé. L'officier de quart certifie au spécialiste des torpilles que tous les engins ont été utilisés, et les livres de bord vont à terre pour vérification.



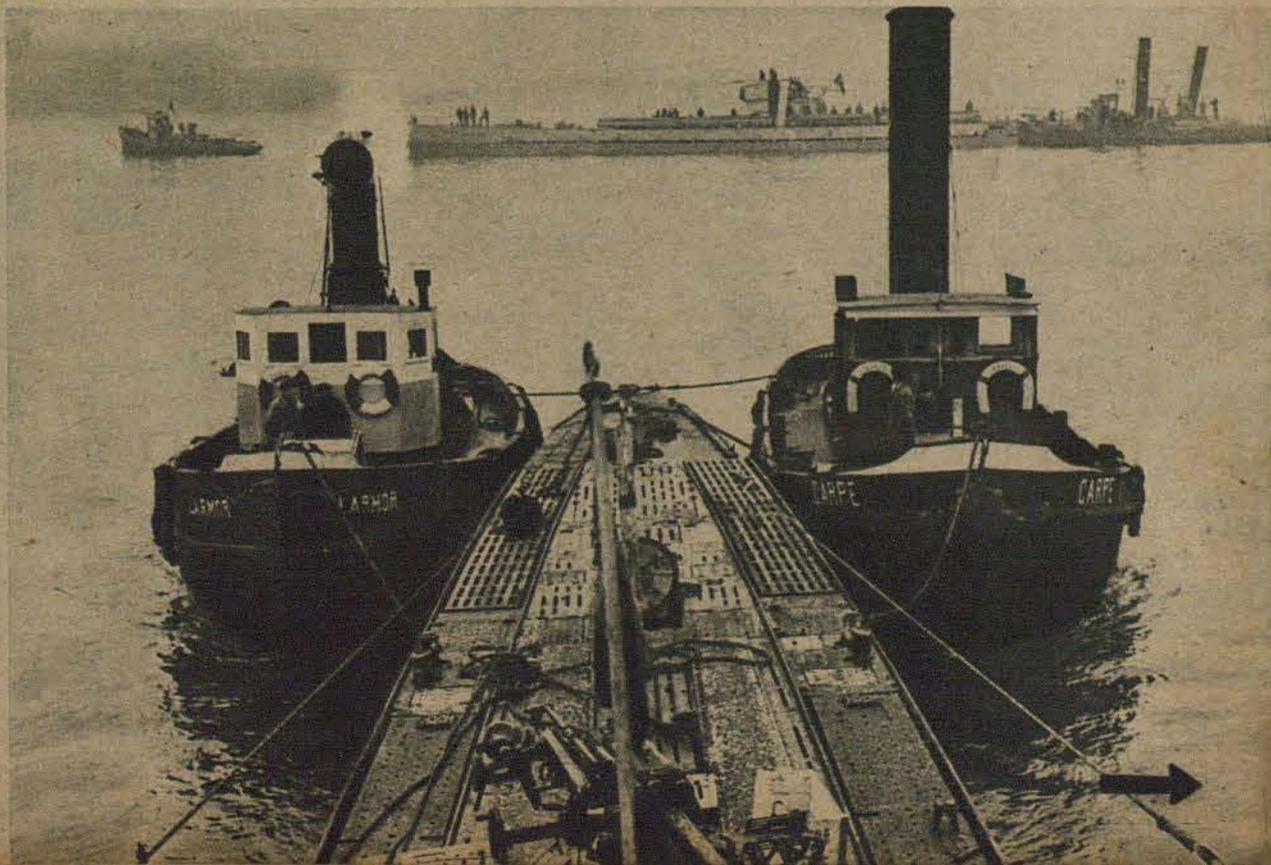
12 Dans le poste central, siège la commission technique qui, sur les lieux mêmes, s'entretient, avec l'ingénieur en chef, des réparations et du carénage qui s'imposent.

14 Puis, dans la salle historique dont les murs sont ornés des portraits de grands marins français du passé, la direction des chantiers, les commandants et les ingénieurs de flottille décident des travaux, tandis que...

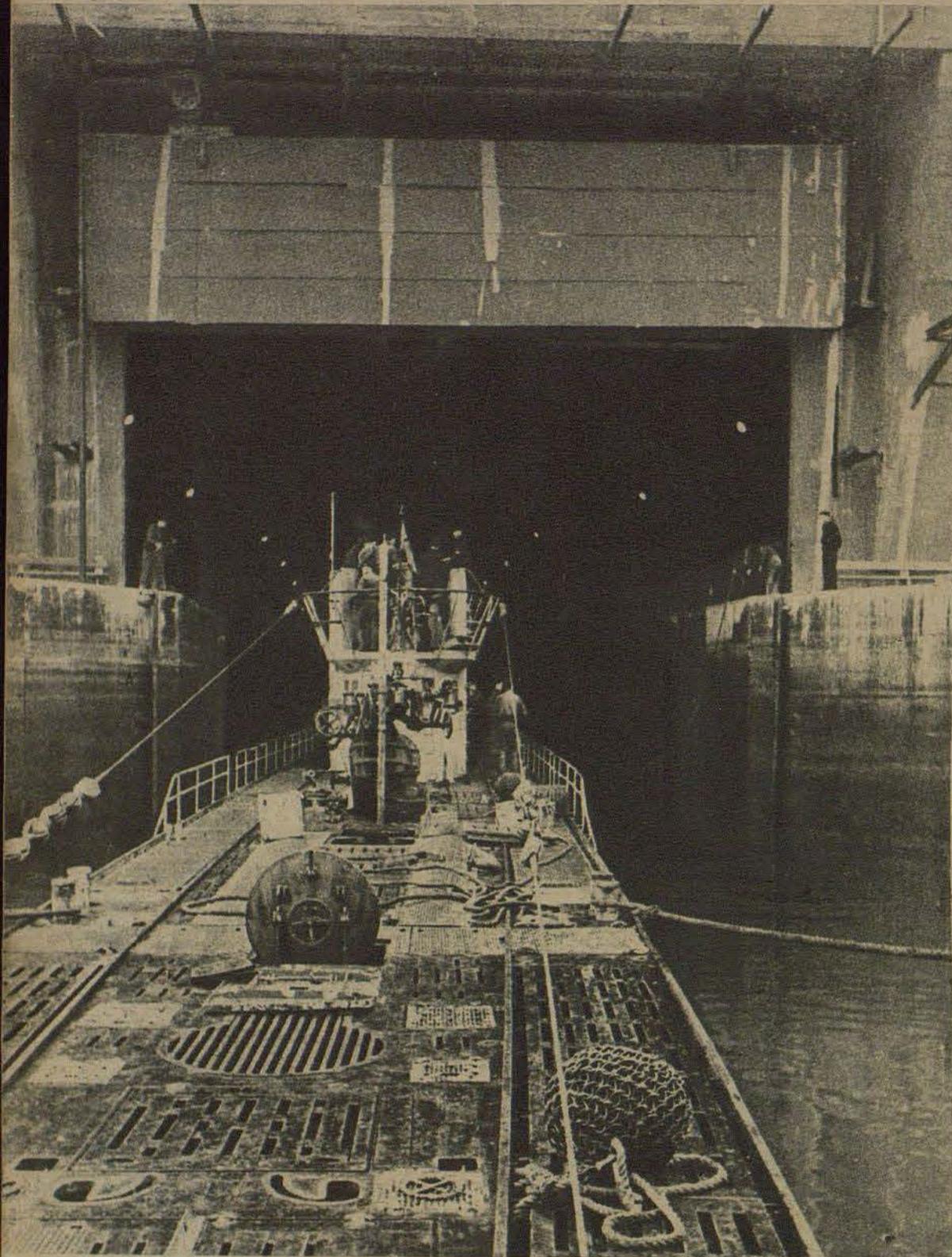


13 Par tous les panneaux, le matériel passe sur le pont: pièces détachées, vivres restants, linge, outils, boîtes et caisses. Smutje, le cuisinot, a sorti toute sa batterie de cuisine de la cambuse.

15 ...le sous-marin est remorqué dans un dock. A l'arrière-plan, un autre bateau qui vient d'être réparé et cède la place.



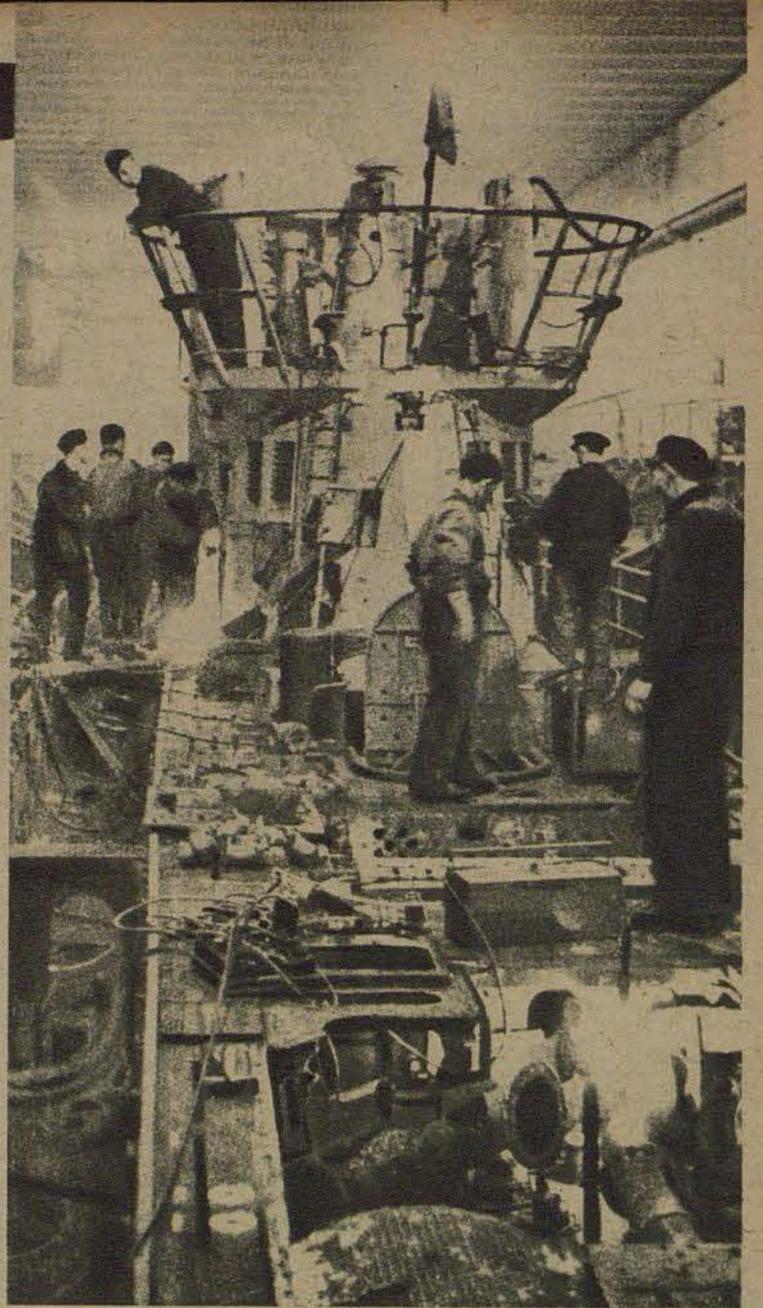
IV. Dans un dock de béton



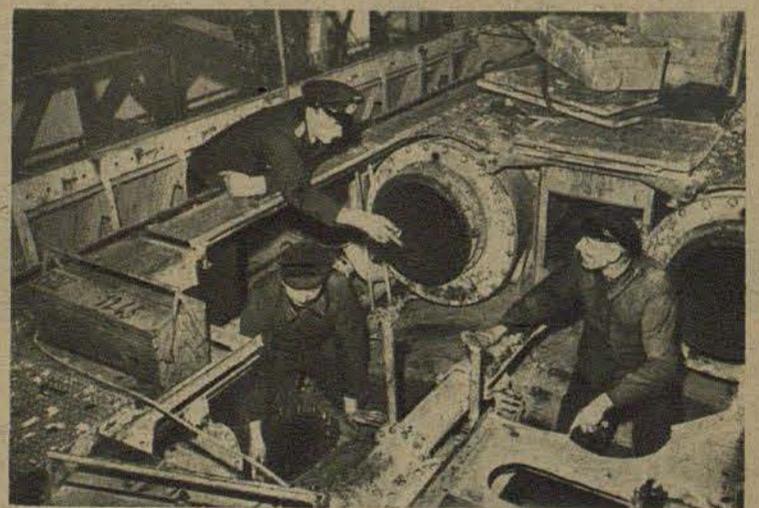
16 Les portes colossales du dock bétonné sont ouvertes. Le sous-marin, poussé par un remorqueur, glisse lentement dans l'ouvrage érigé à l'épreuve des bombes par les hommes de l'organisation Todt. Là, le sous-marin sera mis en cale sèche et les travaux nécessaires seront entrepris.



17 Des mètres d'épaisseur de béton et de ciment armé mettent le sous-marin à l'abri des bombes anglaises. Les bombardiers britanniques reviendront sans cesse, mais sans cesse se seront des Français, civils, et de paisibles maisons qu'ils sacrifieront.



18 Le sous-marin allonge sa coque dans le dock blindé. Tous les coffrages sont en place, et des équipes de travailleurs se mettent à l'œuvre. Tout ce qui a subi la colère de l'océan ou les coups de l'ennemi doit être remplacé ou réparé.



19 Le chef mécanicien surveille avec l'ingénieur des chantiers les progrès des travaux sur les tuyaux d'échappement des moteurs.



20 Une partie de l'équipage est restée près du bateau et prend sa part de l'ouvrage. Assis sur les ballons de défense, des matelots mécaniciens « piquent » la rouille et passent les pièces au minium.



21 Le commandant, un jeune lieutenant de vaisseau qui se distingua déjà dans l'aviation navale pendant la guerre d'Espagne, fait son rapport à son chef, l'amiral Dönitz. Il décrit exactement la croisière, ses incidents, ses engagements, et dénombre le tonnage qu'il a coulé.



23 Les équipages et les ouvriers des chantiers vivent dans des fortins exactement aussi inexpugnables que les docks bétonnés. Des réseaux barbelés et des camarades fantassins, en outre, les protègent.



22 L'amiral, lui-même commandant éprouvé de sous-marin de la Grande Guerre, fait ses observations, donne ses conseils, et tire pour lui-même et son état-major tous les enseignements désirables des rapports et des expériences de ses commandants après chaque croisière.



24 Et voici l'instant où les décorations attribuées par le Führer à ses équipages vont être décernées. Les sous-mariniers en bleus de travail redeviennent les « cols bleus ». Le chauffeur (à gauche) va recevoir la Croix de fer. Il vient de quitter l'infirmerie. Pour qu'il soit prêt à temps, l'officier de quart l'aide en personne. Le benjamin de l'équipage, imberbe depuis le retour, a déjà achevé le repassage des rubans de son béret et les a mis en place (à droite).



VI. ... Décorations



25 « Knoop, vous portez le béret comme un bonnet de coton! » Le radio M... inspecte la tenue des braves qui sont au premier rang pour la remise des décorations.



26 Lui-même, le radio, se tient fièrement debout devant le front de la petite troupe, car le chef de flottille, un commandant de sous-marin, glorieux et déjà porteur de la croix de chevalier, lui épingle sur la poitrine la Croix de première classe.



27 Et Knoop, l'homme au bonnet de coton, se réjouit à son tour lorsque le chef de flottille lui décerne, douzième de l'équipage, le ruban de deuxième classe et le félicite cordialement. Son commandant (à gauche), qui porte déjà la croix de première classe et les décorations d'Espagne, est heureux comme lui, avec lui.

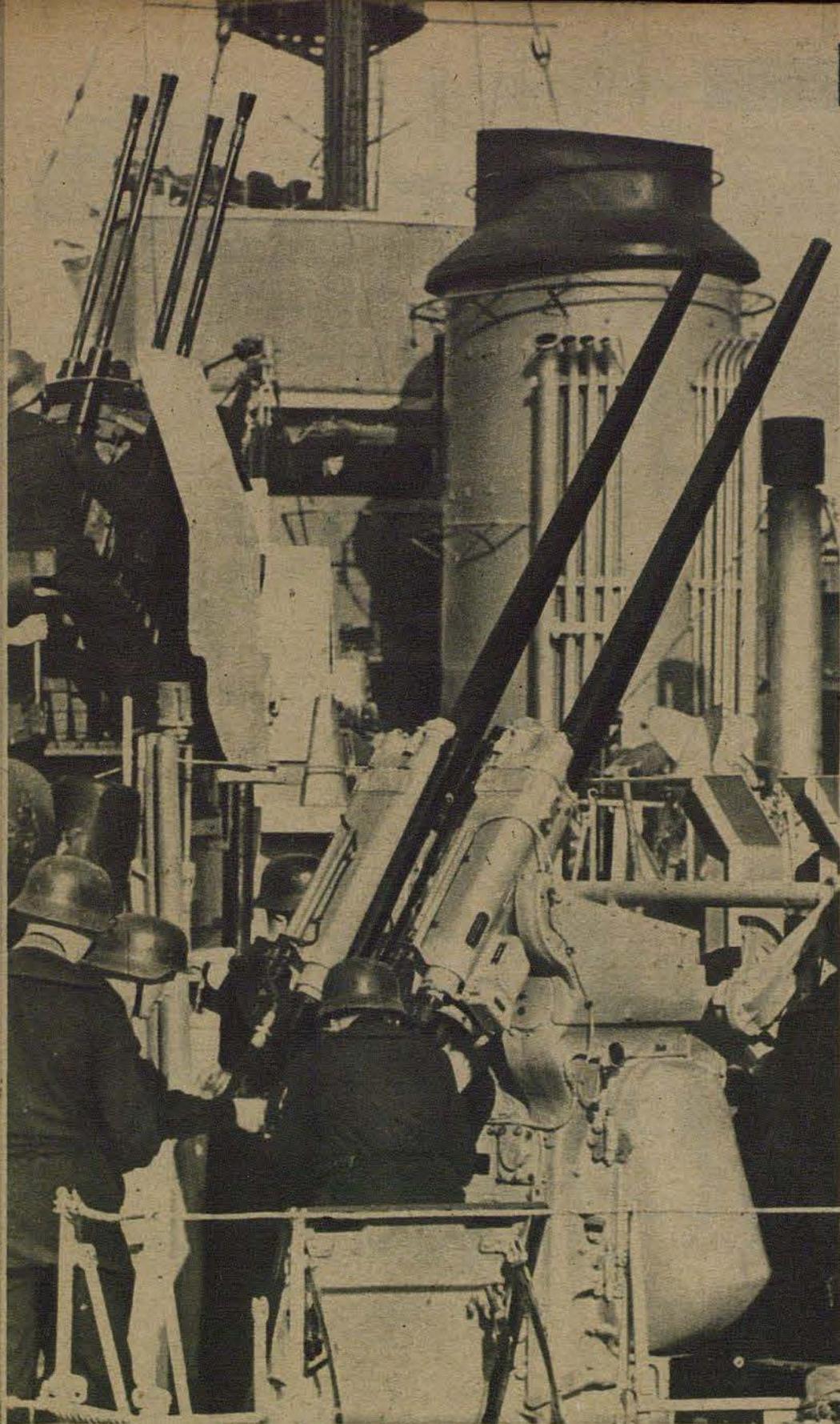


28 Le soir, fête inouïe. Au foyer des sous-marinières, tout l'équipage est rassemblé. Il y a à boire et à manger en abondance. On chante, et le concert improvisé par les camarades est tour à tour salué de sifflets joyeux et d'applaudissements.



29 Encore une récompense après la longue croisière: le chef mécanicien, le matelot timonier et le maître de timonerie sont en tenue de sortie, et même de permissionnaires... Les camarades attendront. Une partie de l'équipage demeure employée à bord. Son tour viendra.

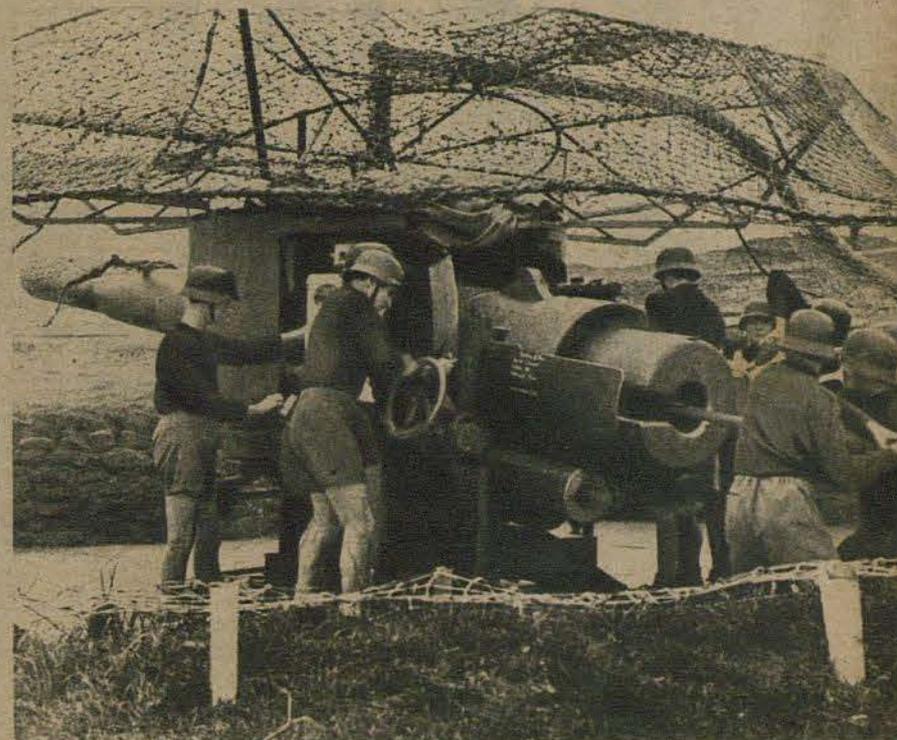
VII. La protection de la base navale



30 Alerte aérienne sur un des nombreux dragueurs de mines qui sont dans le port, toujours sur le qui-vive, toujours prêts à sortir, pour dégager l'entrée de la rade et les chenaux minés. D'autres dragueurs et d'autres patrouilleurs exercent une vigilance permanente dans la base.



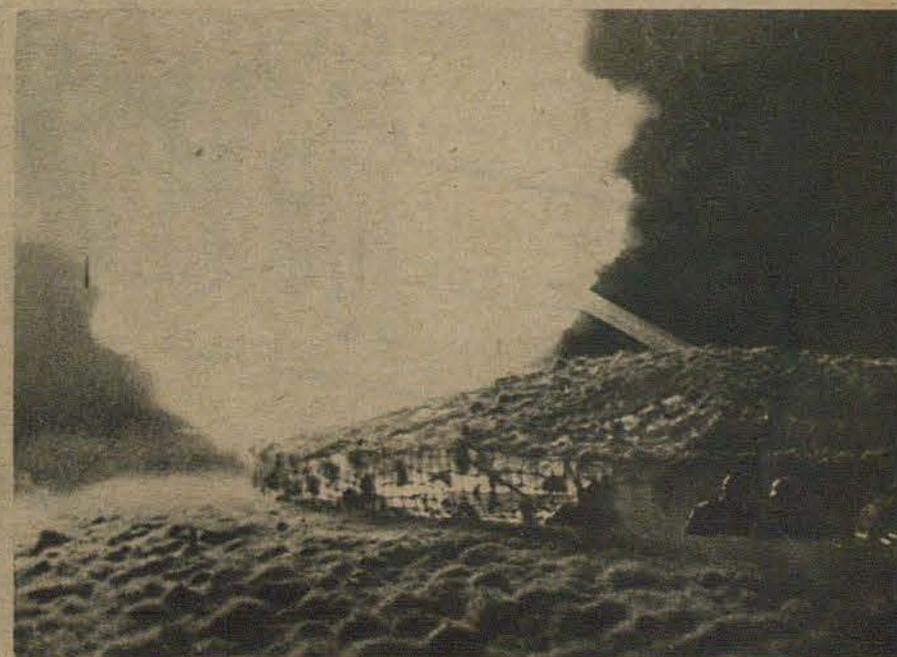
31 De l'artillerie côtière de tous calibres en prévision d'une attaque par mer. Entre ses pièces et la côte, une batterie s'est installée un petit stade, et tout le temps qui n'est pas consacré au service se passe en jeux sportifs. Mais les casques ne sont pas loin...



32 En cas d'alerte, les joueurs de balle bondissent à leurs pièces et tout se passe comme à l'exercice maintes fois répété.



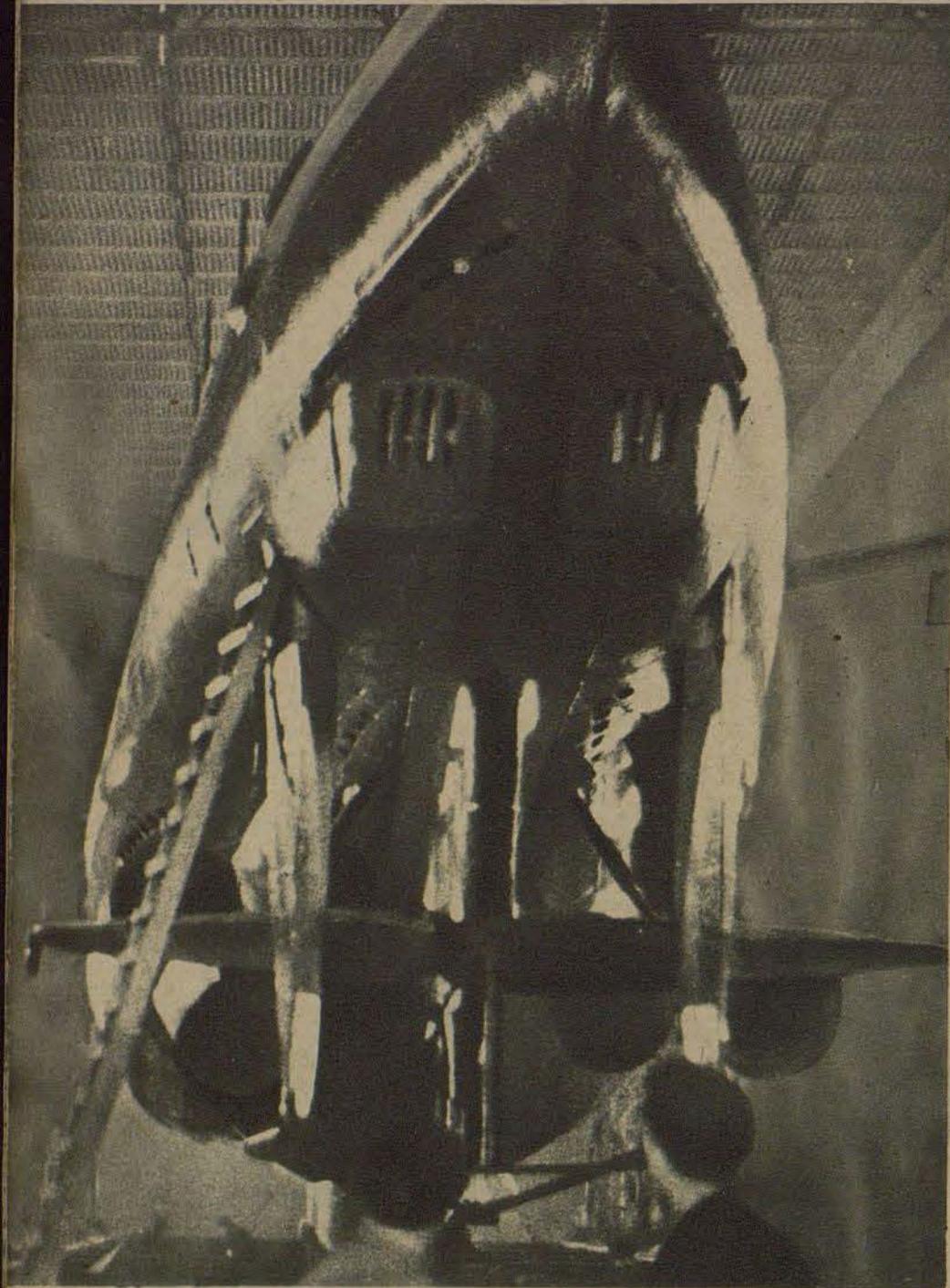
33 Dans le poste central de combat de la défense aérienne de la base, toutes les incursions ennemies sont signalées. Des hommes de la D. C. A. côtière suivent sur la carte la route de chaque appareil, et l'officier de service (à gauche) donnera l'alerte.



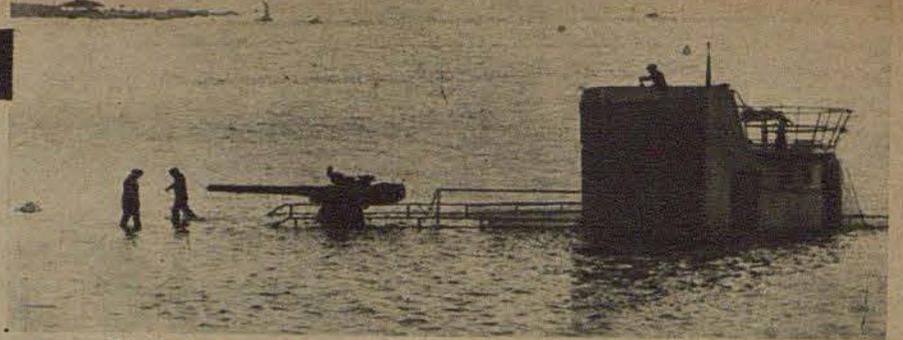
34 L'indésirable sera reçu par toutes les batteries de D. C. A. La base est entourée soudain des lueurs fantomatiques de toutes les bouches à feu, les gerbes bariolées de la D. C. A. légère entourent l'appareil jusqu'à ce qu'il tombe en flammes.



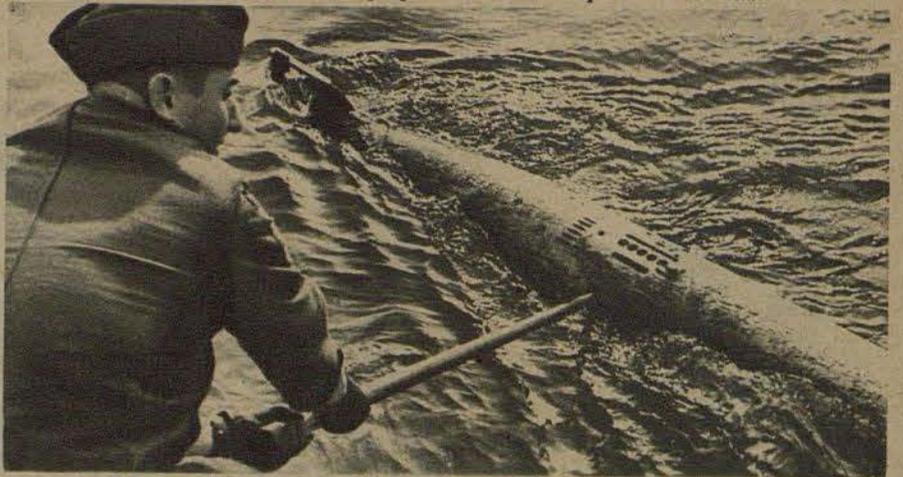
VIII. Vers une nouvelle croisière



35 Les réparations sont terminées. Le sous-marin est partant dans son habit neuf. Dans quelques heures, il abandonnera le dock et reprendra contact avec son élément...



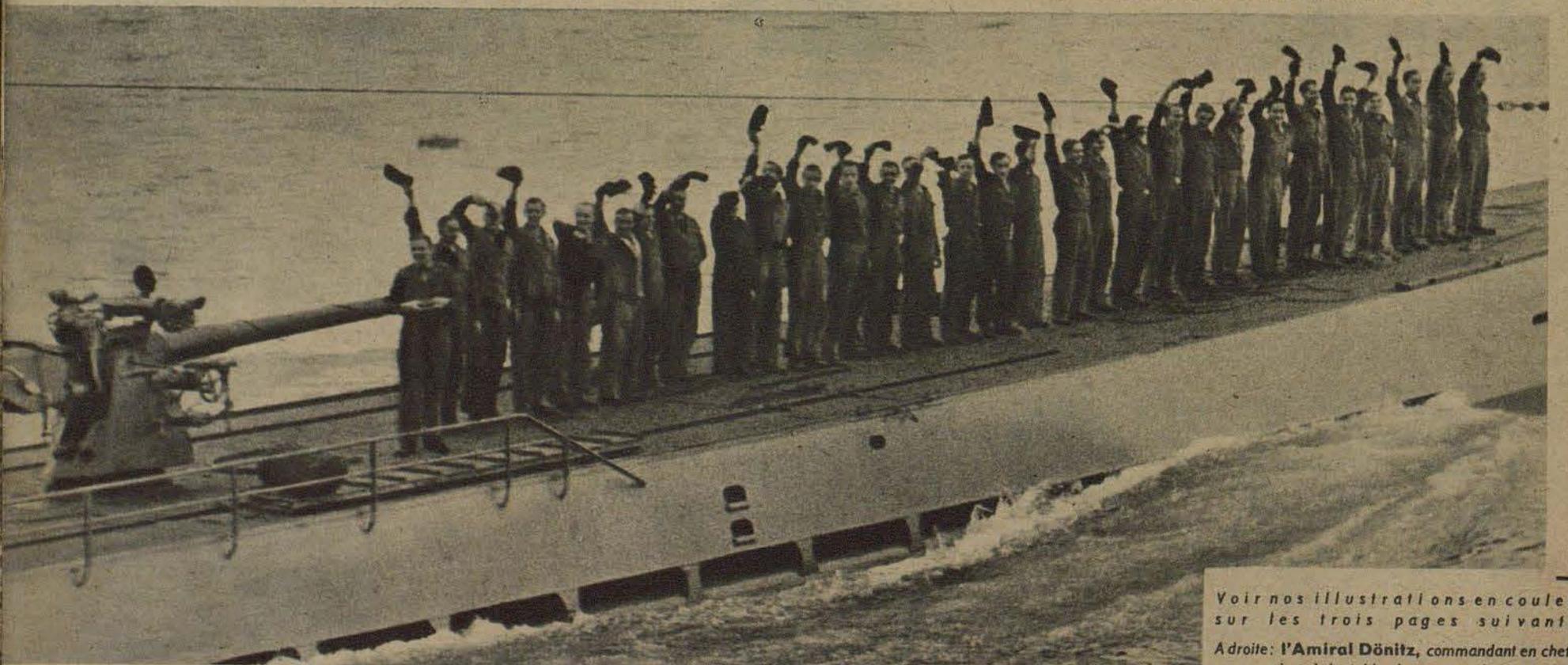
36 On fait subir au sous-marin, en demi-plongée, l'ultime épreuve. Les ingénieurs, en hautes bottes de caoutchouc, parcourent son pont, pour déceler les fuites d'huile qui pourraient trahir sa présence à l'ennemi.



37 On éprouve aussi les armes. Les canons, les mitrailleuses et surtout les tubes lance-torpilles. On lance des torpilles d'exercice, sans fusée, que les dragueurs de mines repêcheront après les essais.



38 Voici les vraies torpilles qui se rangent dans le ventre du bateau; le carburant pénètre par les tuyaux des pompes; les munitions s'entassent, sans parler des vivres les meilleurs.



39 Comme le jour du retour, tous les hommes qui ne sont pas retenus à la manœuvre sont accourus sur le pont; le commandant de flottille leur a souhaité chance et gloire; ils saluent encore une fois ceux qui les voient partir, ils jettent en riant un dernier cri ou un dernier regard. Ainsi, chaque jour, héroïques, de nombreux sous-marins s'en vont vers l'ennemi.

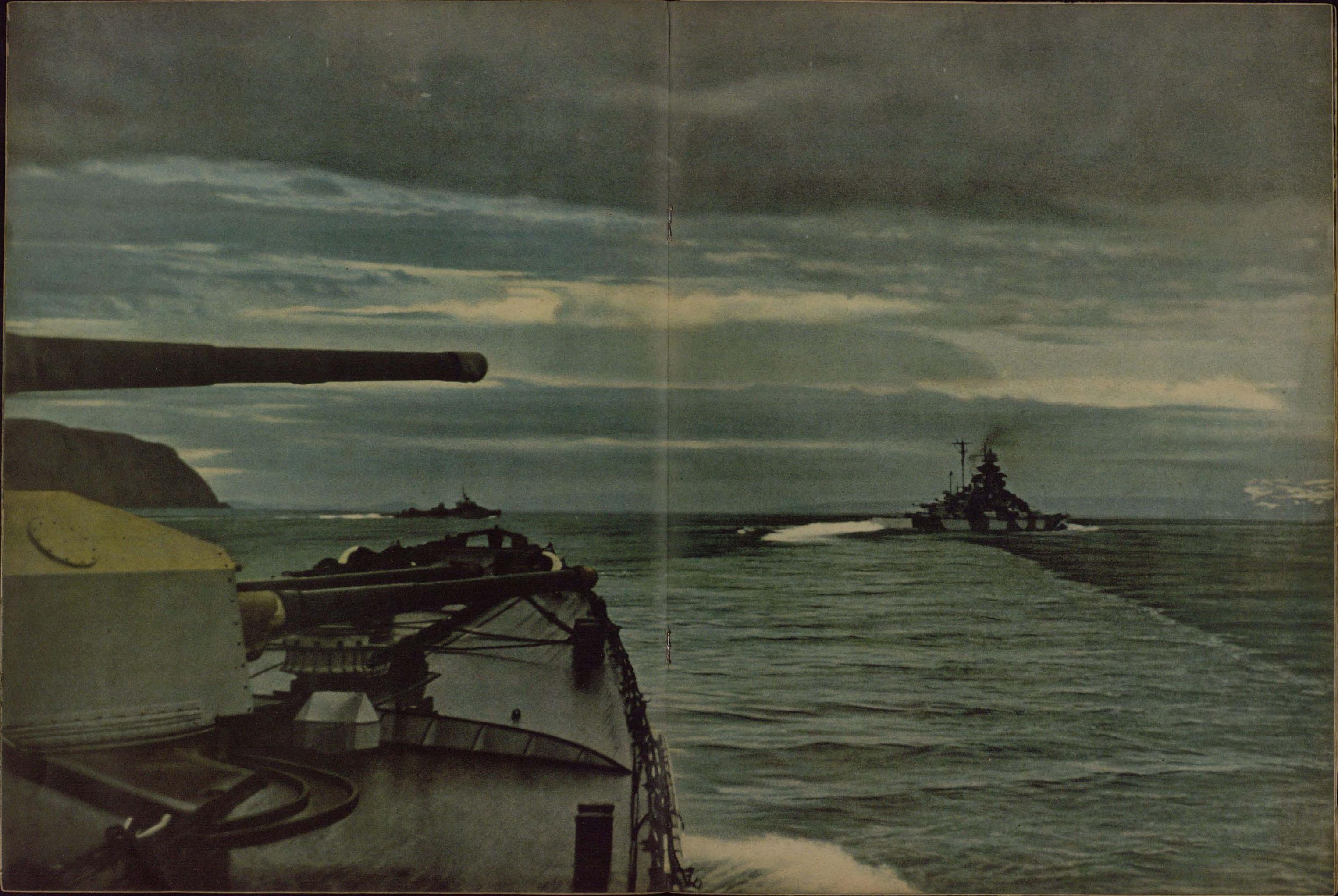
Voir nos illustrations en couleurs sur les trois pages suivantes!

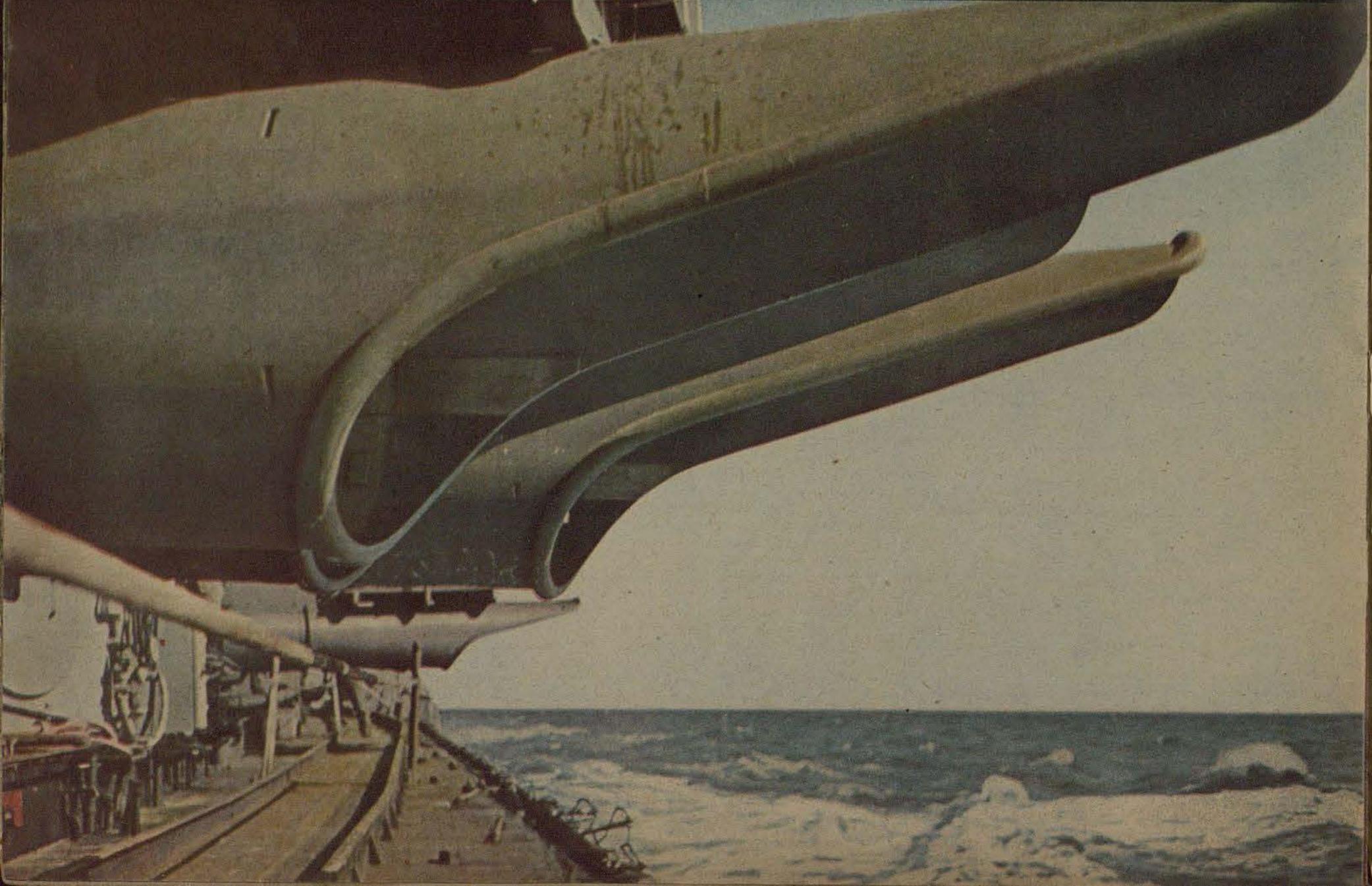
À droite: l'Amiral Dönitz, commandant en chef des sous-marins, à la table des cartes. À sa gauche, un de ses officiers d'état-major, le lieutenant de vaisseau Schnee (Croix de chevalier avec feuilles de chêne).

À la page double: l'une des tâches essentielles de la marine: la protection des convois. Convoyeurs en patrouille dans l'océan Arctique.

Clichés de nos correspondants de guerre Hanns Hubmann et Stöss (PK)







LA GUERRE DES CÔTES

EN haute mer luttent les escadres de bataille et les sous-marins. Le long des côtes, les unités de moindre tonnage à plus faible rayon d'action : torpilleurs, vedettes rapides, et flottilles de sécurité. Les torpilleurs et les vedettes peuvent attaquer l'adversaire à la torpille, et se montrer extrêmement dangereux, même pour les gros navires. On connaît les succès des vedettes rapides en Manche.

Par contre, les flottilles de sécurité, affectées à des tâches défensives imposantes, ont rarement l'occasion de faire parler d'elles. Les missions de ces flottilles sont très diverses : détection et dragage des mines, reconnaissances et convois, chasse aux sous-marins. Chacune de ces missions comporte elle-même un grand nombre de tâches très différenciées. Le dragage d'un champ de mines de surface en Baltique ou celui d'un barrage de mines profondes contre les sous-marins en mer du Nord, ou encore la détection de mines magnétiques dans les passes d'un port de l'Atlantique sont choses toutes différentes. De même, la chasse aux sous-marins exige de tout autres règles dans les fjords et le long des récifs norvégiens qu'en baie de Biscaye. Le convoi de cargos lents à travers le Kattegat et le Skagerrak présente d'autres difficultés que celui de navires rapides à travers la Manche.

Cette multiplicité des tâches et des conditions, dans les régions lointaines où flotte aujourd'hui le pavillon allemand, exige le long des côtes l'utilisation d'un nombre considérable de navires de divers types. L'ampleur du travail a entraîné un tel besoin de bâtiments qu'il a fallu armer une multitude de navires auxiliaires, gros et petits : chalutiers à vapeur et remorqueurs, voiliers de pêche, lougres, côtres et sardiniers, bateaux pilotes, pinasses de port, bateaux de commerce de toutes dimensions, à vapeur ou à moteur, et enfin dragueurs de mines, types 1916 et 1935.

Le champion de la lutte contre les mines est le dragueur, le « M-Boot ». Plusieurs flottilles actuellement en service sont encore constituées par la vieille série construite en 1916, les « M-Böcken », les « Béliers », « tosse-mer » tout noirs qui se distinguèrent déjà au cours de la première guerre mondiale. Jaugeant environ 500 tonnes, pour un tirant d'eau de 2 m. 50, filant 16 nœuds, avec un équipage de 50 hommes, ils sont armés d'un canon de 105 et de quelques pièces légères anti-aériennes. Destinés à la ferraille dès avant 1939, ils ne s'en comportèrent pas moins gaillardement pendant les

La guerre navale moderne se déroule dans les trois zones suivantes: 1 sur le littoral qui doit être défendu et dont les bases doivent être armées et équipées pour faire face aux besoins constants des unités de la flotte; 2 dans la zone côtière, qui est le domaine propre des mouilleurs et dragueurs de mines, des patrouilleurs et des chasseurs de sous-marins; 3 en haute mer. Les particularités de la guerre dans la zone côtière sont ici traitées par le

contre-amiral Friedrich Ruge

deux premières années de la guerre actuelle. Ils luttèrent, dans la baie de Dantzig, contre les batteries côtières et les sous-marins, bloquèrent Hela, protégèrent les transports de troupes et contribuèrent efficacement à détruire les rêves polonais de maîtrise de la Baltique. Passant alors en mer du Nord, ils nettoient les premiers barrages anglais, aident à l'occupation des ports danois, sur la côte ouest du Jutland, relèvent les premières mines anglaises posées par avions à l'embouchure de l'Elbe, protègent de nombreux convois, draguent d'innombrables mines dans les eaux norvégiennes et hollandaises et, revenus en Baltique, conquièrent leurs derniers lauriers dans la guerre contre les Soviets.

Tout cela n'alla pas sans pertes. Les bateaux rescapés, affectés à l'instruction et aux essais, aujourd'hui encore rendent de précieux services.

Ils furent relevés sur le front par les nouveaux « M-Boote », dragueurs du type 1935. Sensiblement plus grands et plus rapides, ceux-ci sont également mieux armés. Les deux flottilles en service au début de la guerre ont été depuis renforcées par une quantité de nouvelles unités. Tous assurent les mêmes services que leurs devanciers, et dans les mêmes parages. Mais leur champ s'est étendu à toutes les côtes depuis l'océan Arctique jusqu'à l'extrême sud de la baie de Biscaye, et en Baltique jusqu'au fin fond des baies finnoises. En janvier 1940, ils ouvrent la série de leurs succès contre les sous-marins ennemis par la destruction du « Starfish », qui sera suivie de beaucoup d'autres. Pendant la campagne de Norvège, ils protègent les poseurs de mines, et, dans un coup de main audacieux, s'emparent d'Egernsund. Le « M-1 », le « tigre des fjords », mène entre Stavanger et le fjord de Sogne une classique guerre de course, capturant des navires, transportant des troupes, attaquant les positions du littoral, et se trouvant partout où l'on a besoin de lui. La croix de chevalier vient récompenser son commandant, le lieutenant de vaisseau Bartels. Quelque temps après, deux commandants de flottille, les capitaines de corvette Thoma et Rehm, se voient décerner la même distinction après des engagements victorieux, principalement contre les Anglais. Dans la guerre contre l'Union soviétique, les dragueurs de la classe « M » continuent à se distinguer, spécialement dans le détroit d'Irbe et au cours de la conquête des îles de la Baltique. Lors de la traversée du pas de Calais par les navires de bataille allemands, le capitaine de corvette Bergelt gagne la croix de chevalier en nettoyant rapidement, avec sa

flottille, deux très dangereux champs de mines.

Les « 100 tonneaux »

Le « M-Boot » ne convenait pas au dragage des champs de mines de surface. Il était trop grand et d'un trop fort tirant d'eau. Il fallait donc créer un nouveau type de dragueur. Ce fut la série « R ». Le « R-Boot », bateau à moteur, d'un déplacement de 100 tonnes à peine, avec un peu plus d'un mètre de tirant d'eau, 20 hommes d'équipage et filant 17 nœuds, est armé de plusieurs pièces légères anti-aériennes.

Ces petits bâtiments se sont distingués, eux aussi, sur tous les théâtres d'opérations côtières. Ils nettoient, sous le feu de l'ennemi, les passes vers Gothenhafen et Hela. Ils se couvrent de gloire lors de la prise de la forteresse de Horten, dans le fjord d'Oslo, où le lieutenant de vaisseau Grundmann, et les maîtres timoniers Rixcker et Godenau gagnent la croix de chevalier. Dans le Skagerrak et le Kattegat, en mer du Nord, ils détruisent les barrages de mines, protègent les convois, et chassent les sous-marins.

Une flottille remonte jusqu'au cap Nord tandis qu'une autre, suivant l'aile droite de l'armée, longe la côte hollandaise et flamande, franchit le pas de Calais, et atteint, la première, la côte de l'Atlantique. Son commandant, le capitaine de corvette von Kamptz, est récompensé par la croix de chevalier. Un an plus tard, la reçoivent à leur tour les commandants des deux autres flottilles : le capitaine de corvette Forstmann, pour ses nombreux combats contre avions et sous-marins et ses convois à travers le détroit; le capitaine de corvette Brökelmann, pour sa conduite héroïque dans de continuelles attaques et, particulièrement, pour son audacieux assaut, à la tête de quelques dragueurs, contre un destroyer qu'il oblige à rompre le combat. A l'est, les petits dragueurs se battent avec la même témérité, et le lieutenant de vaisseau Dobberstein et le lieutenant au long cours Görtzke se voient, eux aussi, attribuer cette haute distinction.

De jeunes enseignes et des maîtres principaux commandent ces petits dragueurs avec un cran extraordinaire. Innombrables et acharnés sont leurs combats contre les vedettes rapides et les avisos ennemis. Parfois, ils sont si près de l'adversaire qu'on se bat à la grenade et au pétard. Un d'entre eux, dont les canons ont été mis hors d'usage par le feu ennemi, éperonne son adversaire, un aviso, et le coule. Un autre met hors de combat un aviso beaucoup plus puissamment armé que lui et, accostant l'adversaire prêt à

couler, fait prisonnier tout l'équipage. Dans un combat contre dix Spitfires, deux « R-Boote » abattent quatre avions en quelques minutes.

Au début de la guerre, un certain nombre de flottilles de dragueurs auxiliaires furent constituées avec des bateaux de pêche, vapeurs et lougres. Ces navires furent surtout utilisés dans la surveillance des passes, car leur tirant d'eau était trop élevé pour le dragage proprement dit. Ils décèlent maints barrages, protègent maints convois, et luttent contre avions et sous-marins. Au cours d'un combat rapide en mer du Nord, l'un de ces pêcheurs coula le premier sous-marin anglais, l'« Undine ». Ils se distinguèrent particulièrement en groupe, lors de la campagne de Norvège et dans les convois qui suivirent. En Norvège et en France, les bâtiments trouvés sur place permettent de constituer de nombreuses flottilles dont les équipages sont formés de réservistes, de recrutés et d'engagés, encadrés de quelques officiers et matelots expérimentés provenant des anciennes flottilles. Les dragues et les canons pris à l'adversaire permettent d'équiper et d'armer ces bateaux. Des centaines d'entre eux, répartis en douzaines de flottilles, assurent aujourd'hui un rude service le long des côtes, et nettoient les passes pour les convois. Un de leurs chefs, le capitaine de corvette Breithaupt, gagne la croix de chevalier pour ses exploits en Manche, en même temps qu'un autre commandant de flottille de dragueurs auxiliaires, le capitaine de corvette Palmgren, pour sa bravoure et sa ténacité.

Des milliers de mines de tous types ont été relevées par les flottilles de dragueurs. Grâce au perfectionnement des dragues et à l'expérience acquise, grâce aussi à la formation et à l'entraînement du temps de paix, les pertes sont restées faibles.

Patrouilleurs

Les patrouilleurs n'existent pas en temps de paix. Dès la mobilisation, les flottilles indispensables furent constituées par la réquisition de la flotte de pêche : chalutiers, lougres et baleiniers. Pendant les premiers mois de la guerre, ils restèrent sur leurs positions, en Baltique et en mer du Nord, patrouillant au grand large, surveillant ces deux secteurs marins, et menant avec succès la guerre au commerce dans les passes de la Baltique. Vient la campagne de Norvège. Tous les chalutiers sont alors affectés à la protection des transports de troupes contre les sous-marins et les avions ennemis. Rude effort. Quelques-uns sont victimes des mines et des torpilles, mais plusieurs sous-marins ennemis sont bientôt détruits à leur tour. Dans le Skagerrak, les patrouilleurs luttent victorieusement contre des destroyers.

Le service des patrouilleurs demande encore plus d'esprit de sacrifice que celui des dragueurs. Ceux-ci travaillent la plupart du temps par flottilles entières, leurs missions sont variées mais limitées dans le temps. Les pa-

La page en couleurs de gauche :

Brouillard artificiel. Des forces ennemies sont en vue. Des dragueurs qui nettoient un champ de mines s'enveloppent de brouillard
Cliché du correspondant de guerre Hasert (PK)

Tourelle triple. Un torpilleur allemand dirige vers l'ennemi la menace de deux de ses tourelles lance-torpilles triples. Cliché du correspondant de guerre Böttger (PK)

trouilleurs, au contraire, restent dehors souvent pendant des semaines, dans une veille parfois monotone, généralement par deux, et avec la quasi-certitude que l'adversaire se présentera avec des forces supérieures. Mais les rudes gars du bord, tenaces et endurants, en ont vu d'autres.

À l'ouest, le service des patrouilleurs est très mouvementé. Innombrables convois le long de la côte et combats continuels contre avions et vedettes. Le lieutenant au long cours Porath, commandant un patrouilleur, reçoit la croix de chevalier pour ses exploits dans le pas de Calais et la destruction de plusieurs vedettes.

Contre l'Union soviétique, les patrouilleurs veillent jusqu'au fin fond des baies finlandaises, luttant contre les unités légères bolchevistes, ou escortent des convois jusqu'à l'océan Arctique. Il n'est pas de flottille qui ne puisse fièrement se targuer d'un succès personnel. Sur la passerelle de la plupart des navires sont peintes des silhouettes symboliques, rappelant la destruction de vedettes ou d'avions. C'est quelque chose de viser froidement son adversaire et de tirer avec calme, lorsque au-dessus de soi crépite la flamme de la mitrailleuse du chasseur ennemi. Jusqu'à mille traces de balles ont été relevées sur un même bâtiment. Les avions ennemis volent si bas que, parfois, ils brisent la tête de mât des navires. Et c'est devenu un exploit légendaire que celui de ce patrouilleur, déjà touché par deux bombes, ayant perdu une partie de ses hommes sous le feu des mitrailleuses ennemies et qui, dans un suprême effort, descend trois chasseurs sur les six qui l'attaquaient.

Les baleiniers, chasseurs de sous-marins

S'ils sont relativement peu nombreux, les chasseurs de sous-marins n'en sont pas moins essentiels. En temps de paix, la préparation à la chasse aux submersibles était confiée aux dragueurs, aux «M-Boote». Mais, dès le début de la guerre, des chalutiers et surtout des baleiniers furent réquisitionnés et équipés à cet usage. Munis d'écouteurs ultra-sons, ils ont à bord une quantité de grenades sous-marines. Maints submersibles ont déjà été victimes de leur infatigable chasse. Un de leurs commandants les plus victorieux, le lieutenant de vaisseau Kaden, disparu glorieusement depuis, gagne la croix de chevalier après sa troisième victoire. Au cours d'un combat de nuit, une vedette rapide, éperonnée par un chasseur, étant venue s'écraser le long du bord, un canonier saute sur le bateau ennemi prêt à couler et lui arrache son pavillon, précieux trophée qu'au retour il montrera fièrement aux vieux marins du village natal.

La composition des équipages a sensiblement varié au cours de la guerre. Au début, la presque totalité des flottilles du front était constituée par de vieux marins, réservistes de la première guerre mondiale, matelots du commerce en activité ou en disponibilité, hommes calmes et expérimentés. Le nombre de flottilles augmentant sans cesse, ces marins sont répartis sur les nouvelles unités où ils gagnent leurs galons, d'autres sont tués ; beaucoup, après leurs blessures, deviennent inaptes à la mer, ou indispensables à terre. Bien peu se trouvent encore aujourd'hui au poste qu'ils occupaient au début de la guerre. Les jeunes sont venus les relever. Dans de durs engagements, au cours de sorties continues, ils ont acquis l'expérience du combat et l'habitude de la mer. Et dans des milliers de rencontres, ces équipages

de mousses ont fait leurs preuves, abattant plusieurs centaines d'avions, coulant ou endommageant une quantité de sous-marins et de vedettes ennemis, tout en escortant efficacement un grand nombre de navires de guerre, de sous-marins et des millions de tonnes de navires de commerce allemands.

Pas de Calais, Saint-Nazaire, Dieppe: la fière tradition des patrouilleurs

Lors de la tentative anglaise de débarquement à Saint-Nazaire, les dragueurs au port prennent une part éminente à la défense. Ceux qui peuvent appareiller assurent la protection des bassins. Sur l'un de ces bateaux de pêche, trois jeunes chauffeurs, les plus jeunes de tout l'équipage-machines, tiennent sans défaillance, seuls à bord. Les autres hommes, restés à terre, véritables troupes d'assaut d'infanterie, repoussent l'ennemi et font des prisonniers. Un dragueur sur rade, toute son artillerie hors de combat, fonce sur l'adversaire et l'attaque à la grenade.

Puis c'est la tentative sur Dieppe. Trois pêcheurs-patrouilleurs n'hésitent pas à attaquer le flanc anglais et tiennent une heure, dans un combat acharné, contre des forces très supérieures. Ils coulent plusieurs avisos, éperonnent un chaland de débarquement, et endommagent de nombreux navires, tandis que, du côté allemand, les pertes se limitent à un seul bateau. Un des autres patrouilleurs abat en outre quatre avions. La croix de chevalier vient récompenser son commandant, le lieutenant au long cours Bögel, de cet héroïque exploit.

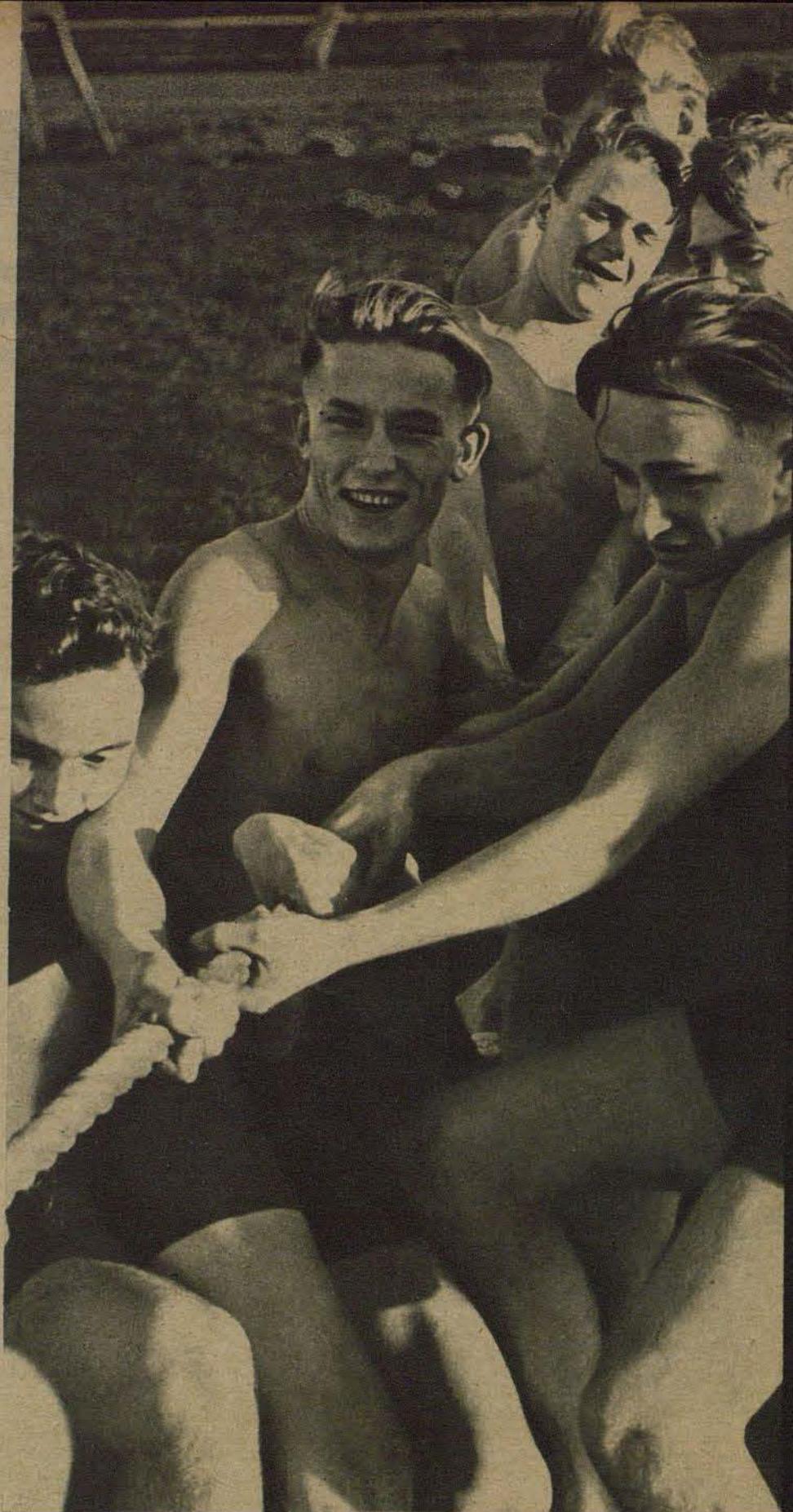
Les divisions de sécurité ou flottilles de protection côtière demandent une organisation élastique afin de garantir, ce qui n'est pas facile, l'indispensable collaboration entre les diverses catégories de navires chargés de la sécurité. Le chef d'une de ces divisions, le commandant Weniger, titulaire de la croix de chevalier, disparaît à son poste, devant l'ennemi.

Lorsque la vitesse des flottilles ne leur permet pas d'assurer la sécurité directe de la flotte en mouvement, elles laissent cette tâche aux destroyers, torpilleurs et vedettes rapides. Elles n'en restent pas moins indispensables pour préparer les opérations de la flotte.

Lors de la traversée fameuse du détroit du pas de Calais par les grosses unités, le nombre de bâtiments des flottilles de sécurité est plusieurs fois plus grand que celui des unités rapides chargées de la protection directe de l'escadre de bataille. Laboureurs des mers, les dragueurs de mines commencent leur pénible travail des semaines à l'avance. Plusieurs barrages sont découverts, des brèches y sont ouvertes, ou des passes préparées à côté. D'innombrables mines sont détruites. Des patrouilleurs et des chasseurs protègent les passes. La lutte contre les mines et les avions n'est pas sans causer de pertes, mais treize appareils ennemis tombent encore là sous le feu des flottilles de sécurité.

Dragueurs, patrouilleurs et chasseurs de sous-marins ont atteint leur but : assurer, le long des côtes, la liberté de manœuvre à la flotte de haute mer. Ainsi, le travail concerté à tous les échelons, sur mer, sur terre et dans les airs, a conduit la flotte, l'aviation et les divisions de sécurité à une efficacité exemplaire et à un succès unique dans l'histoire de la guerre navale.

FIN



Le sport, école de combat. Les futurs officiers mariniens endurent et assouplissent leurs corps sur d'excellents terrains de sport. Tirer à la corde, par équipes, semble n'être qu'un jeu ; c'est un exercice complet, qui fait jouer tous les muscles.

Les « cols bleus » changent d'uniforme

Formation multiple. Telle est la caractéristique essentielle des trois armes de la Wehrmacht. Elle s'applique aux officiers comme aux hommes. Dans la marine de guerre, par exemple, chaque officier reçoit une formation spéciale le rendant apte à diriger une attaque d'infanterie si l'occasion s'en présente



↑ Equipés en fantassins, les élèves officiers mariners apprennent aussi les éléments de la formation d'infanterie.

«Aussi à l'aise à cheval que sur le pont» exige le moniteur (photo du bas).



↑ L'infanterie et la cavalerie ne sont pas tout, un bon marin doit savoir «souquer» sur les avions.

↓ Les meilleurs! Futurs officiers. Etre nommé au choix pour suivre le cours d'officier de réserve est la plus belle récompense du matelot. Ces hommes, élèves officiers, se sont distingués par leur bravoure au combat. (Cliche du correspondant de guerre Bernstein (P.R.))



Japon. De même, devant Midway, les forces navales japonaises n'hésitèrent pas à engager, malgré des conditions défavorables, et à portée de forces américaines de terre et de l'air, une bataille que l'adversaire se refusait à leur livrer en haute mer. A la suite de la conquête de bases lointaines et des changements survenus dans le rapport des forces, le porte-avions, centre de gravité appuyé sur l'action de la flotte entière, avait conduit au but : la maîtrise de la mer.

Centres improvisés

A côté de cet exemple classique et lumineux de formation d'un centre de gravité océanique par la flotte japonaise, les circonstances apparaissent infiniment plus complexes pour la flotte allemande. A peine au début de la réalisation de son programme de réarmement, elle se voyait contrainte à la guerre. D'autre part, il s'agissait de dégager la guerre navale de ses étroites limites de la mer du Nord et de la Baltique pour la porter, opiniâtre et bien dirigée, sur les routes océaniques : Atlantique, océan Arctique, mer des Caraïbes, océan Indien, Méditerranée et mer Noire.

Ces deux faits contradictoires exigeaient un bouleversement total et immédiat des méthodes, ce qui rend d'autant plus difficile, pour un esprit non exercé aux conceptions océaniques, de juger sainement des conditions locales de la guerre navale, ainsi que de la conduite des opérations et des tâches des unités de la flotte. Enfin, l'élaboration d'un tel jugement n'est évidemment pas, non plus, facilitée par le secret gardé par le haut commandement naval sur les opérations en cours et leurs succès. Ceux qui prirent part à l'affaire aussi bien que le moral du peuple allemand ont subi une épreuve pénible mais nécessaire pour éviter de donner l'éveil à l'adversaire sur les méthodes allemandes et ne rien dévoiler des préparatifs.

Pour l'élaboration et la mise en chantier de la nouvelle marine du Grand Reich allemand, le centre de gravité reposait sur une flotte de guerre efficace contre le commerce ennemi. Il fallait former le noyau de cette flotte par des bâtiments de ligne de 35.000 et de 26.000 tonnes, et des croiseurs lourds. De quels exploits une telle flotte était-elle capable ? Le combat héroïque du « Bismarck » : la destruction en quelques minutes du « Hood », le plus grand navire de guerre du monde, la fuite du « Prince-of-Wales », et la preuve faite des qualités de stabilité et de flottabilité inouïes du « Bismarck », ainsi que les succès des croiseurs lourds « Graf-Spee », « Admiral-Scheer », « Lützow », « Admiral-Hipper » et « Prinz-Eugen », des cuirassés de 26.000 tonnes « Scharnhorst » et « Gneisenau » l'ont montré au monde dans les circonstances parfois les plus difficiles.

Mais l'Angleterre nous chercha querelle avant que le centre de gravité de notre nouvelle flotte fût parfaitement réalisé, et le haut commandement naval se trouva devant un problème angoissant : arriverait-il à trouver en peu de temps un nouveau centre de gravité et lequel ?

Entre temps, ses forces existantes lui permettraient-elles de résister à la pression ennemie escomptée sur ses positions de sortie défavorables, faciles à attaquer (le « triangle humide » de la mer du Nord), et de conserver sa liberté de mouvement ? La flotte allemande arriverait-elle à se dégager de l'étroit chenal du « triangle humide », à conquérir de meilleures bases pour la réalisation du nouveau centre de

gravité, et à soulager le front terrestre, dès le début de la guerre, par des attaques immédiates et efficaces contre les transports maritimes britanniques ?

Ces questions étaient d'une importance vitale, leurs répercussions sur le résultat de la guerre étaient immédiates. Toutes allaient être résolues avec une puissance, une imagination, un esprit d'initiative et une célérité sans exemple. Le succès ne fut possible que grâce à une improvisation immédiate de nouveaux centres de gravité et au rassemblement de tous les moyens de guerre navale existants et de toutes les armes en collaboration intime avec l'armée et l'aviation. Les centres de gravité suivants furent élaborés : offensive de mines devant la côte orientale anglaise, en utilisant toutes les unités disponibles de la marine ; offensive contre le commerce ennemi en mer du Nord et dans l'Atlantique, dans l'océan Indien et le Pacifique ; conquête de nouvelles bases, grâce à celle des fjords norvégiens par la marine et à celle des côtes de l'Atlantique par l'armée et l'aviation.

Entre temps s'établissait le nouveau centre de gravité de la guerre sous-marine contre le commerce ennemi. Tandis que des commandants comme Prien, Schepke, Endrass, engageant hardiment leurs quelques sous-marins, menaient contre le ravitaillement anglais une guerre surprenante et victorieuse, le gros de la flotte sous-marine restait affecté à la formation approfondie des jeunes commandants et d'équipages, et les précieuses expériences du front de mer mises à profit dans l'exécution d'un vaste programme de construction de sous-marins. En même temps, tout le long des côtes conquises, naissaient d'excellentes bases protégées contre toutes attaques possibles de l'ennemi. Ainsi naquit et se développa, méthodiquement et largement conçu, énergiquement exécuté, le nouveau centre de gravité du commandement allemand : la guerre sous-marine, danger mortel pour le commerce ennemi. Au multiple point de vue des opérations, du programme de construction, du rayon d'action, de la formation nautique et tactique des commandants et des équipages, l'arme sous-marine allemande se montra supérieure à tous les efforts de défense antisous-marine de l'adversaire. Les grosses unités de la flotte, ayant rempli avec éclat leur mission : protection et préparation de la concentration des forces pour la guerre sous-marine, étaient désormais disponibles pour de nouvelles tâches : protéger notre flanc nord, de Brest au pas de Calais et à la mer du Nord, et menacer les communications anglo-américaines vers Mourmansk et Arkhangelsk.

Centres combinés

Un exemple classique de la combinaison des centres de gravité, toujours victorieuse pour les puissances du pacte tripartite, nous est fourni par la première phase de la bataille de Méditerranée. Sur un théâtre aussi étendu (la distance de Gibraltar à Beyrouth s'élève à 960 milles marins ou 1.780 kilomètres), ne luttent pas seulement les trois armes de la Wehrmacht, armée, marine et aviation, mais bien les deux partenaires de l'Axe dans une collaboration exemplaire. En dépit de ses divisions géographiques et politiques très accusées, la Méditerranée n'en est pas moins une *mare clausum*. Ici se rejoignent et se combinent les lois de la maîtrise des grands espaces océaniques et celles de la stratégie navale dans les mers étroites, comme celles de la conduite de

la guerre sur terre et de la politique. Ici deviennent décisives des armes que les espaces océaniques ne peuvent utiliser qu'exceptionnellement et dans des conditions déterminées : destroyers, topilleurs, vedettes rapides et surtout avions.

En 1940, au moment de l'entrée en guerre de l'Italie, les Britanniques envisageaient un large plan : détruire sans égards la flotte de l'ancien allié français effondré, et ce furent les épisodes d'Oran, de Dakar, à l'aide de leur flotte et de leur « porte-avions » de Malte, établir la liaison entre les deux portes de sortie, détenues par eux, de cette mer fermée qu'est la Méditerranée, Malte devenant la pile de pont entre Gibraltar et Alexandrie ; expulser de la Méditerranée et anéantir progressivement la flotte et l'aviation italiennes ; faire pression sur la Yougoslavie et la Grèce pour qu'elles attaquent l'Italie en Adriatique ; couper l'Allemagne du pétrole roumain ; faire pression sur la Turquie par les Balkans, la Crète, la Syrie, l'Irak et l'Iran ; établir la liaison avec la mer Noire et l'U.R.S.S. ; attaquer en Cyrénaïque et en Tripolitaine jusqu'à l'Afrique française ; faire pression sur l'Espagne ; anéantir l'Italie et parachever enfin l'encercllement de l'Allemagne, de Gibraltar à l'Union soviétique.

Cela n'empêcha pas la marine italienne de résister, seule, à la pression de la flotte britannique, et d'assurer les renforts et le ravitaillement des troupes italiennes en Libye, tandis que les troupes d'Abyssinie tenaient de longs mois, dans une lutte héroïque et inégale, sans le moindre espoir de renforts. De son côté, la politique allemande se préoccupait de mettre en garde les peuples des Balkans contre les excitations britanniques à la guerre. Le 24 mars 1941, commençait l'offensive des puissances de l'Axe en Afrique. Puis la Wehrmacht écrasait les Etats balkaniques excités à la guerre et occupait la Grèce et la Yougoslavie. La Crète était bientôt conquise, la mer Egée verrouillée, une base de grande valeur était gagnée en Méditerranée orientale. La Turquie restait neutre. La flotte britannique et l'aviation de Malte faisaient des efforts désespérés pour couper les renforts germano-italiens vers l'Afrique et acquérir la suprématie navale et aérienne en Méditerranée. Les sous-marins allemands faisaient leur apparition en Méditerranée et coulaient l'« Ark-Royal » et le « Barham », tandis que les vedettes rapides italiennes torpillaient deux cuirassés dans le port d'Alexandrie. La maîtrise britannique de la mer était ébranlée. De violentes attaques aériennes italo-allemandes sur Malte neutralisaient l'île « porte-avions », le relais entre Gibraltar et Alexandrie, et ébranlaient la suprématie aérienne britannique. Les renforts pour l'Afrique du Nord étaient assurés par les marines et aviations allemandes et italiennes. Le maréchal Rommel, après un chef-d'œuvre de retraite stratégique, contre-attaquait pour la seconde fois et bousculait la 8^e armée britannique. Plusieurs convois britanniques, fortement protégés, étaient entièrement anéantis entre Gibraltar et Alexandrie.

Dans cette première phase de la bataille, la maîtrise britannique de la Méditerranée s'était effondrée. Le succès était remporté par la collaboration résolue et exemplaire de l'armée, de la marine et de l'aviation des puissances de l'Axe, dans une application combinée du centre de gravité, de la concentration des forces.

Conformément à la loi de la stratégie océanique qui veut que les espaces marins ne restent jamais dominés en permanence mais doivent toujours être repris, les succès de l'Axe ne pouvaient pas éclaircir la situation une fois pour toutes. Leur signification était

d'avoir contenu la menace de flanc britannique dans le bassin méditerranéen, tandis que la Wehrmacht et ses alliés menaient à l'est la lutte gigantesque pour anéantir les puissants armements des bolcheviks et conquérir les précieuses sources de denrées alimentaires, de minerais, de charbon et de pétrole, qui permettraient de poursuivre la guerre. L'application combinée du centre de gravité dans l'espace méditerranéen avait ainsi pour but de neutraliser les plans britanniques jusqu'au moment où le centre de gravité principal aurait conquis, à l'est, son objectif décisif. Ces deux résultats sont aujourd'hui atteints.

Avec l'occupation de l'Afrique française par les forces militaires, navales et aériennes de la Grande-Bretagne et des U.S.A., et l'offensive massive des puissantes divisions britanniques débouchant d'Egypte, la lutte dans le bassin méditerranéen est entrée dans une nouvelle phase. Ce que la Grande-Bretagne n'avait pu réussir seule, elle va maintenant le tenter une seconde fois avec l'aide des Etats-Unis, en mettant en action les moyens les plus puissants. Un pronostic sur l'évolution des opérations en cours ne saurait être fait pour une question aussi grave, et dépasserait d'ailleurs le cadre de cet article. Du moins, peut-on déclarer en toute certitude qu'un renversement décisif du centre de gravité victorieux de l'est n'est plus possible aujourd'hui. La tentative d'anéantissement des divisions italo-allemandes entre El-Alamein et la Cyrénaïque n'a pas réussi. L'effet espéré sur la France a été manqué. Le gouvernement allemand, conscient de ses responsabilités, avait été même jusqu'à envisager maintes aggravations possibles de la situation, pour s'efforcer de préserver le Maroc français de la guerre. L'occupation de l'Afrique du Nord française par les U.S.A. et la Grande-Bretagne, au mépris du droit des gens, a trouvé dans une prompt riposte la claire réponse qu'elle méritait.

Quant aux opérations d'Afrique en elles-mêmes, nous voyons l'adversaire immobiliser là une capacité considérable de transports. La guerre des sous-marins allemands contre le commerce ennemi est une dure réalité et deviendra de plus en plus impitoyable. Elle demeure le centre de gravité de la stratégie navale. L'avenir montrera, abstraction faite du nouveau théâtre de guerre lui-même, comment nos adversaires pourront résoudre le problème des renforts par mer sur tous les points critiques du champ de bataille universel, et dira qui, non seulement aura l'avantage, mais pourra, en fin de compte, dicter sa loi au commerce maritime.

Si évidente et si impérative que se présente l'idée fondamentale tirée du caractère mondial du théâtre de la guerre, si complexes qu'apparaissent les problèmes et les mesures à prendre pour les résoudre, c'est la formation de centres de gravité, c'est la concentration de forces qui conduira au but. Il s'agit toujours de savoir distinguer le nécessaire du désirable, et ensuite atteindre l'essentiel. La véritable conception du centre de gravité exige ainsi, à côté de qualités d'imagination et d'énergie, de patience tenace et de talent d'organisation hors ligne, ces autres qualités qui conditionnent peut-être les sommets de l'art de la stratégie : la force de renoncement, la faculté de savoir abandonner, — même si le triomphe temporaire de l'adversaire peut alors en apparaître intolérable, — afin de pouvoir, au moment opportun, au point choisi, avec des moyens écrasants, remporter la victoire décisive de la guerre.



Brillante
et souple

la plume

Kaweco

glissera, légère, sur
votre papier

Dans toutes les bonnes maisons, nos représen-
tants se feront un plaisir de vous présenter les
créations modernes de *Kaweco*

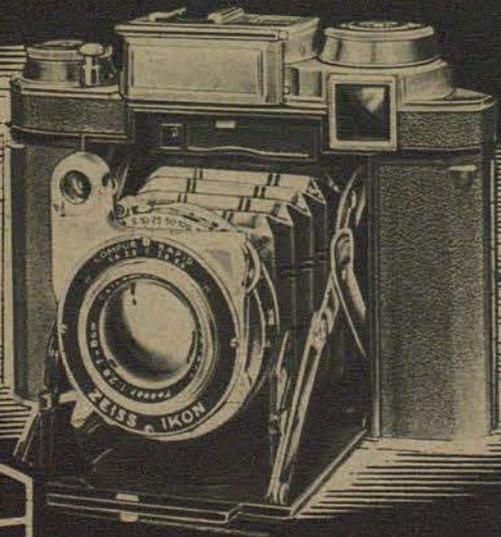


STUKA
DORNIER
DO 217

AVEC MOTEURS EN DOUBLE ÉTOILE BMW 801

51

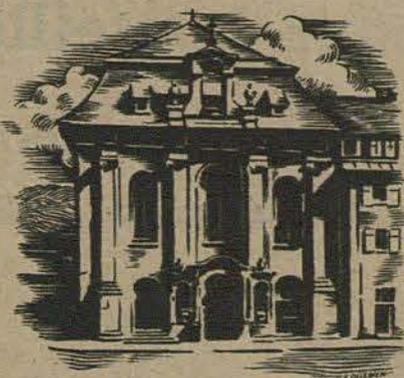
*Super
Ikonta*



**ZEISS
IKON**

ZEISS IKON AG. DRESDEN

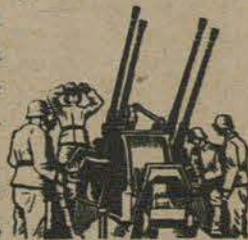
Faites-vous conseiller dès maintenant, vous achèterez plus tard
Pour la France: "Ikonta" S. A. R. L., 18-20, rue du Faubourg-du-Temple, Paris XIe. — Pour la Suisse:
Jean Merk, Bahnhofstr. 57 a, Zürich. — Pour la Belgique: H. Niéraad, 14, r. Franklin, Bruxelles-Schaerbeck.



C'EST dans ce cloître de la fin
du XVIII^e siècle, à Oberndorf, sur
le Neckar, que s'installa, en 1811,
la fabrique royale d'armes du
Wurtemberg. Là travaillait comme
armurier Franz Andréas Mauser,
père de deux frères devenus plus
tard célèbres, Wilhelm et Paul
Mauser. Le premier grand succès
qui rendit leur nom célèbre dans
le monde fut la construction du
nouveau fusil d'infanterie M/71,
celui de l'armée allemande de
1871. Ce modèle, perfectionné sans
cesse par son inventeur et trans-
formé en fusil à répétition, était
encore, en 1884, l'arme du soldat
allemand. Son perfectionnement
définitif fut le célèbre fusil 98,
qui, aujourd'hui encore, après
40 ans, n'a pas été dépassé.

Cependant, si, comme dans la
première guerre mondiale, le Mau-

ser 98 est encore l'arme du fantas-
sin allemand dans sa lutte pour
la victoire, il est bien évident que
les Usines Mauser n'en sont restées
ni à leurs premiers modèles ni à
leur premier succès. Grâce à une
expérience de nombreuses années,
grâce à d'incessants travaux de
ses bureaux d'étude et de ses
ateliers, grâce aussi à l'aide du
nouvel institut de recherches d'ar-
mement, les Usines Mauser ont pu
fabriquer des armes d'une concep-
tion toute nouvelle. Le dévelop-
pement et le perfectionnement de
la technique ont pourvu d'armes
automatiques les combattants de
l'infanterie, les aviateurs et la
D.C.A. Leur emploi dans l'armée,
la marine et
la Luftwaffe a
démontré de
nouveau l'ex-
cellence et la
qualité des
armes Mauser,
employées dans la lutte pour
l'avenir de l'Europe.



MAUSER

MAUSER-WERKE AG.
OBERNDORF - NECKAR

Suite de la page 8

ble plus exactement à celui de beaucoup de généraux britanniques qui se sont épuisés en Afrique, dans la guerre du désert.

La propagande américaine elle-même se trouva embarrassée pour continuer sur le ton élevé. Durant les premiers jours qui suivirent l'invasion de l'Afrique du Nord française, Roosevelt voulut, à tout prix, donner l'impression qu'il n'y avait plus qu'un saut à accomplir pour atteindre la côte de l'Europe. Mais quel saut ! Là était justement la nouvelle et troisième illusion. Les puissances de l'Axe, après avoir englobé les côtes méridionales de la France et la Corse dans leur cercle de protection, purent mettre à profit la mobilité d'action de leurs réserves en Europe. Tunis devint le champ avancé des opérations de guerre, tandis que, dans le sud de l'Europe, le système de défense mobile et d'attaque se renforçait pour devenir assez fort, grâce au temps gagné, pour résister à n'importe quelle pression. On voit maintenant clairement pourquoi Staline s'est longtemps opposé à ce programme d'un prétendu deuxième front, et pourquoi il n'est intervenu qu'à contre-cœur pour soutenir cette entreprise, en concentrant, avec difficulté, ses forces pour une nouvelle offensive. Ce second front ne lui a apporté aucun soulagement.

Rien ne se répète

Les Etats-Unis se heurtent, en Extrême-Orient, à une situation analogue : la décision principale a été obtenue sur les deux théâtres d'opérations, puisque les Japonais, aussi bien que les puissances de l'Axe, ont pu constituer leur domination militaire en un tout stratégique et bien homogène, avant que l'adversaire ait été en état

d'établir des plans d'offensive. Aussi bien, dans cet espace homogène constitué en Extrême-Orient comme en Europe, ne faut-il pas compter sur une désagrégation intérieure ; au contraire. Le Japon et les puissances de l'Axe disposent, aujourd'hui, d'une telle quantité de régions riches en matières premières et en terrains agricoles que le temps ne travaille plus, comme dans la première guerre mondiale, pour les Anglo-Américains, mais contre eux. De même que le Japon, l'Allemagne et toute l'Europe peuvent prévoir d'avance, en toute sécurité, comment la situation alimentaire, s'améliorera d'année en année. Déjà, en automne 1942, cette situation est plus favorable qu'au printemps. Dès maintenant, les acquisitions faites à l'est, dans les territoires regorgeant de matières premières et de denrées alimentaires, portent leurs fruits.

L'éparpillement des forces

Les batailles navales des îles Salomon et l'occupation de l'Afrique du Nord française montrent, au même degré, quelle est la situation difficile dans laquelle se trouvent les Anglo-Américains. Par là, toute collaboration militaire efficace avec les Soviétiques se trouve être aussi impossible qu'elle l'eût été en 1941-42. En outre, la nécessité demeure, tout au moins pour les Américains, de se disperser sur différents champs de bataille. Si, par exemple, le haut commandement américain décidait d'évacuer provisoirement le Pacifique jusqu'à Hawaï et de ne plus y tenter d'entreprises de second ordre, cela équivaldrait à un abandon soit de l'Australie ou de l'Inde, soit même des deux continents, ce qui est naturellement impossible. Il en est de même de la dispersion des livraisons américaines aux différentes par-

ties du monde. Willkie a dernièrement exposé cela : « Le torrent de forces qui devait s'écouler de ce pays et qui a été si généreusement promis est tragiquement devenu insignifiant. J'ai vu un dépôt (1) qui avait été réservé comme centre de distribution important de matériel américain. Quand j'ai examiné ce qu'on y avait entassé, j'ai constaté que cela suffirait à remplir une chambre. Ce matériel quitte ce dépôt insuffisant, pour être distribué aux services qui en ont absolument besoin, mais ils ne savent s'ils doivent rire ou pleurer en voyant les paquets ridicules qu'ils reçoivent. Si je vous disais le nombre insignifiant de bombardiers que la Chine a reçu de nous, vous ne me croiriez pas. » (« Time », New-York, 2 novembre 1942.)

On peut tirer de tout ceci des conclusions pour le développement de la guerre actuelle qui, en apparence, nous semble très incertain. La croyance des Américains qu'elle est une répétition de la dernière guerre mondiale ne répond pas aux faits établis, ni pour aujourd'hui ni pour l'avenir. Autrefois, la puissance américaine a pu être mise en action directement contre le centre des forces de l'adversaire ; aujourd'hui, par contre, aussi bien en Europe qu'en Asie, elle se trouve repoussée à la périphérie et même de la périphérie. Ni les forces navales, ni les forces aériennes ne peuvent, à elles seules, décider d'une guerre moderne. Quant à une offensive sur terre, sur le centre de l'Europe, les conditions nécessaires n'existent plus depuis 1940. C'est pourquoi, de même que pour les offensives des Soviétiques, les tentatives anglo-américaines restent confinées aux pourtours. Ni la possession de Dakar ni celle d'Alger ou de Tobrouk n'est

(1) Sans doute en Extrême-Orient (N. D.L.R.)

décisive. Les unités blindées germano-italiennes ont réussi longtemps, avec de faibles forces, à tenir en échec cette tentative d'offensive anglo-américaine et à la repousser vers l'est, dans le désert. Quant à la position stratégique de l'Europe, peu importe à quelle distance se trouve le cercle dressé autour du noyau central, si le continent lui-même reste finalement inattaquable. Or, il l'est.

Que reste-t-il à faire ?

De même pour l'Extrême-Orient, où les Japonais ont eu le temps d'organiser et de raccorder leur système de bases, de telle sorte que les batailles navales qui se succèdent à la périphérie sont une cause continuelle de pertes pour la flotte américaine, sans qu'il soit jamais possible à l'adversaire d'atteindre au centre des forces japonaises. L'époque d'une expansion remplissant de vastes espaces peut être considérée comme terminée aussi bien pour la nouvelle Europe que pour l'Extrême-Orient. Ceci ne veut pas dire que les puissances d'Europe renoncent à une stratégie offensive là où elle paraît désirable, mais qu'elles pensent, avant tout, à concentrer, à consolider et à renforcer leurs positions contre toute attaque.

Le déploiement des forces américaines ne changera pas grand-chose à cette situation. Les efforts de domination des U.S.A. se heurtent en Europe, comme en Extrême-Orient, à des barrières infranchissables, pour lesquelles les armements américains, exposés aux dangers de la mer, sont insuffisants. Il ne reste donc plus à l'ambition américaine qu'à s'en prendre à ses propres alliés. Et rien n'est plus significatif, à cet égard, que les dissensions anglo-américaines qui se sont produites, subitement, dans l'Afrique du Nord.

Soupapes pour bouteilles en acier

Soupapes droites - Soupapes d'équerre

pour toutes sortes de gaz comprimés et liquéfiés, tels que



Acide carbonique, oxygène, azote, gaz rares, air comprimé, hydrogène, ammo-

niaque, acétylène, chlore, phosgène, acide sulfureux, chlorure de méthyle.

Modèles spéciaux, répondant aux plus hautes exigences, pour gaz de ville, gaz de clarificateurs, méthane, propane, butane.

KOHLENSÄURE-INDUSTRIE

AKTIENGESELLSCHAFT

ABTEILUNG VENTIL-FABRIK · BERLIN W 62

50 années de pratique, un travail de haute précision et une construction parfaite garantissent dans tous les cas un maximum d'économie et de sûreté.



Les quatre enfants: deux garçons et deux filles

ELENOR Elenor se déshabille dans le vestiaire. Elle est pleine d'impatience et jette un regard, par la porte ouverte, sur la salle de gymnastique, car, pendant chaque leçon, on s'exerce à quelque agrès différent. Elle est empreinte d'une certaine inquiétude... ou bien n'est-ce qu'une apparence?

ROLAND Tout à fait à gauche, sur le banc, le petit Roland. C'est un bon petit garçon, il ne paraît pas se tourmenter d'avance. Il est l'un des plus forts et attend tranquillement les événements.

ULLA Elle s'est rapidement mise en tenue. Assise à sa place, elle parle peu et donne l'impression d'être très réservée, sans pourtant faire preuve de timidité. Sa devise doit être: ne pas attirer l'attention.

PETER Le jeune Peter est assis à l'extrémité du banc. Il pleure. Personne ne sait pourquoi. Est-il maussade, offensé, fâché ou peureux? L'ambiance nouvelle le trouble peut-être. Est-ce un de ces enfants qui font toujours des difficultés? Le jeu lui fera sans doute oublier son chagrin.

CARACTERES PENDANT LA GYMNASTIQUE

ETUDE PSYCHOLOGIQUE AVEC LA CAMERA

Dans une école de gymnastique de jeunes enfants, dans une grande ville allemande, «Signal» a observé quantité d'élèves et constaté comment, dans les mêmes conditions, les différents caractères et toute la variété des tempéraments trouvent déjà leurs expressions. Voici quatre types particulièrement frappants, saisis chacun trois fois, pendant le même exercice.



ELENOR SUR LE TOBOGGAN Pour de très jeunes enfants qui ne fréquentent pas encore l'école, une telle glissade sur une planche lisse est déjà une grosse épreuve de courage. Elenor la subit en riant, avec un plaisir évident. On ne reconnaît plus la petite fille qui, dans le vestiaire, semblait regarder la salle avec anxiété.



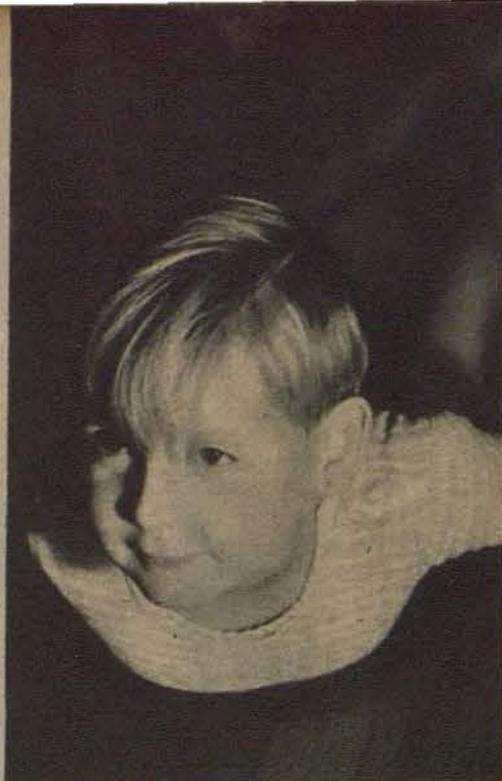
A L'ECHELLE Si le toboggan exige du courage, l'échelle murale exige de la force et de l'adresse. Elenor possède ces deux qualités, de sorte que l'exercice ne lui cause aucune difficulté. Arrivée à l'échelon supérieur, elle fait un signe joyeux à ses camarades. Ce geste impulsif révèle son caractère aimable et joyeux.



SUR LE MECECINE-BALL Le troisième exercice qui consiste à se tenir en équilibre sur l'énorme ballon, sans se servir des mains, exige de l'adresse. Bien que cet exercice soit très difficile pour Elenor, elle ne se laisse pas décourager et garde sa bonne humeur. Elle s'amuse de sa propre maladresse et sait prendre les difficultés avec le sourire. Ceci est très important pour la vie.

ROLAND

Roland ne montre guère de courage sur le toboggan. En se laissant glisser, il met les mains sur les rampes et essaie de freiner un peu sa descente. A l'échelle, il n'a gravi que deux échelons. Il n'est pas ambitieux et ne désire pas grimper plus haut. On sent que cet exercice ne lui fait aucun plaisir. L'exercice d'équilibre sur le médecine-ball offre une surprise, Roland, d'ordinaire stégmatique, cherche à se maintenir à tout prix. Il bat l'air de ses bras sans se soucier de conserver une tenue élégante. Mais il arrive à se maintenir, c'est l'essentiel dans la vie.



ULLA

Sur le toboggan, elle a l'air très sérieux et se donne de la peine pour faire les choses correctement. On sent chez elle une grande concentration pour dominer sa légère inquiétude. Il en est de même à l'échelle. Elle gravit rapidement les échelons et, arrivée en haut, jette un regard étonné sur les autres qui n'ont pas accompli cet exercice aussi facilement qu'elle. C'est seulement lorsqu'elle est sur le médecine-ball, pour le dernier exercice, que l'appréhension la quitte. Elle prend l'attitude légère d'une danseuse. Elle a trahi son secret: derrière ses gestes mesurés, la tranquille Ulla cache une ardente ambition qui, au delà de l'exercice accompli, tend vers le succès.



PETER

Le toboggan lui fait peur. Il se cramponne et il crie: « Je ne peux pas! » A l'échelle, ce sont les mêmes difficultés. Il ne veut pas qu'on l'aide. Paroles d'encouragement ou menaces le laissent indifférent. Mais sur le médecine-ball, miracle! Il monte sur le ballon, le fait rouler maladroitement de droite et de gauche, tombe brutalement sur le sol et, soudain, se met à rire. Il essaie encore, puis encore... Maintenant la chose est claire: c'est la chute qui l'amuse. Peter n'est ni malade ni lâche, il est simplement entêté. Il veut ne faire que ce qui lui plaît. Il est possible que son caractère lui cause quelques difficultés dans la vie, mais il fera son chemin, car une chose est sûre: il sait ce qu'il veut...

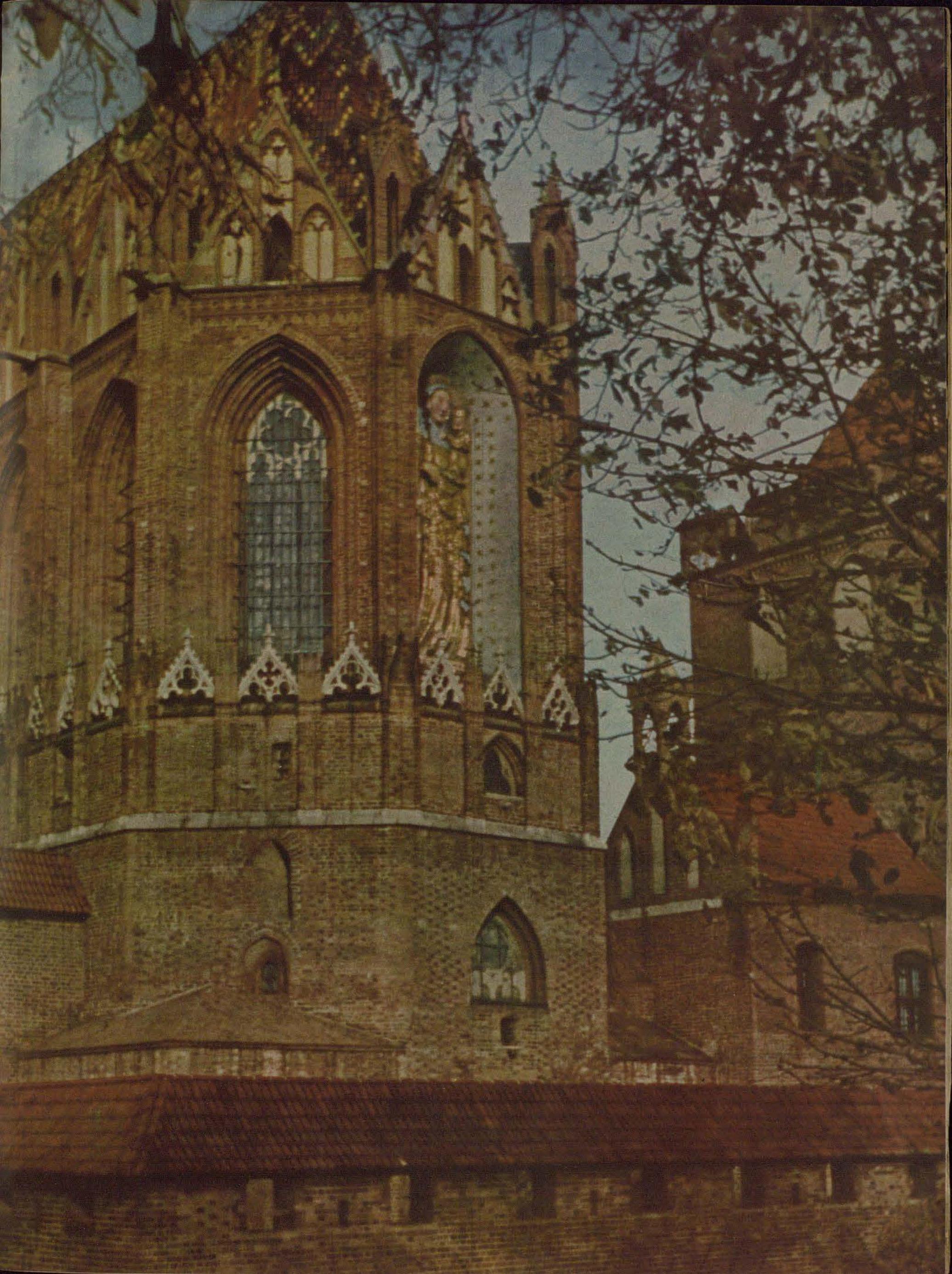


« Simplicité, beauté, originalité et logique se trouvent harmonieusement réunies... » Tel est le jugement d'un architecte allemand célèbre sur le château médiéval de Marienburg, en Prusse orientale. Celui qui est chargé de la reconstruction de la vénérable forteresse des anciens ordres allemands parle de « la beauté des proportions, de la hardiesse des voûtes dans les grandes salles, de l'originalité de la façade prin-

cipale du bâtiment central », et il est d'avis que l'on chercherait en vain un tel ensemble ailleurs. Cette noble construction de l'architecture médiévale, dressée jadis pour protéger l'expansion du christianisme à l'est, devint une capitale régionale. Le château de Marienburg fut bâti en 1280, sur la rive élevée de la Nogat. Détruit au cours de différentes guerres contre les Polonais, on procéda à sa reconstruction vers 1830,

après la libération de la Prusse du joug napoléonien. Notre photographie montre l'abside de l'église conventuelle qui se dresse à l'est du château, au bord du fossé. On y voit une statue de la Vierge haute de 8 mètres. Cette sculpture de la patronne de l'ordre date de 1340 et se détache, dans sa niche, sur un fond de mosaïque dorée. Elle domine tout le pays où régnaient autrefois les chevaliers teutoniques

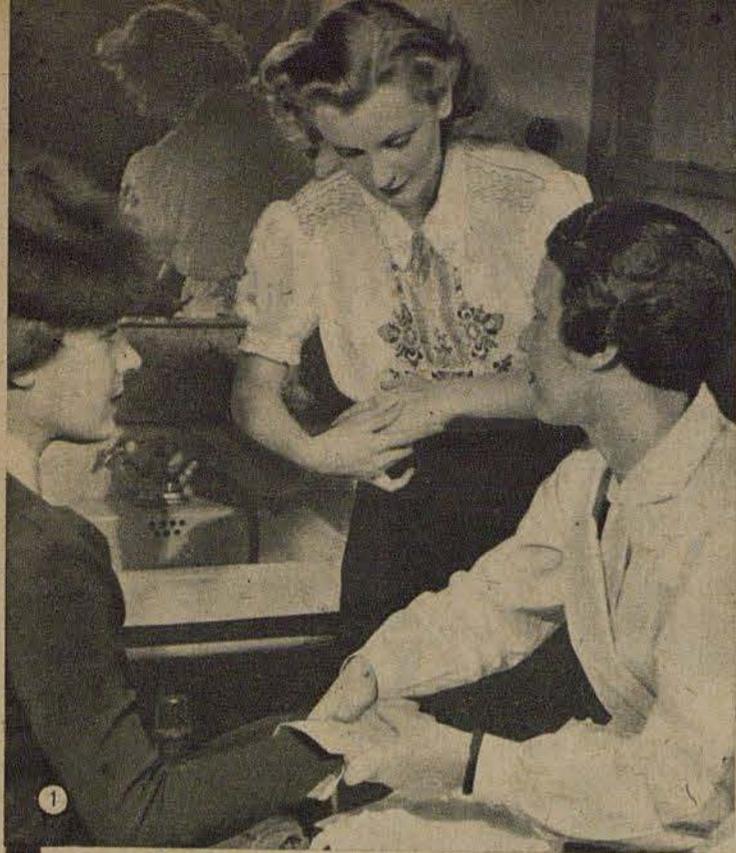






VIE ET ROLE

Une vedette de cinéma fait son apprentissage de manucure



1

1 Comment devenir manucure? L'actrice de cinéma Monika Burg qui, dans un film, joue cette élégante profession se fait donner des conseils sur un modèle vivant, par une professionnelle expérimentée.



4

4 Le chef-d'œuvre. Le professeur est très content.

5 Attention! On tourne! Monika affrontera le jugement des connaisseurs.



2

2 La question du pourboire est habilement résolue avec amabilité, ainsi que dans la vie réelle.

3

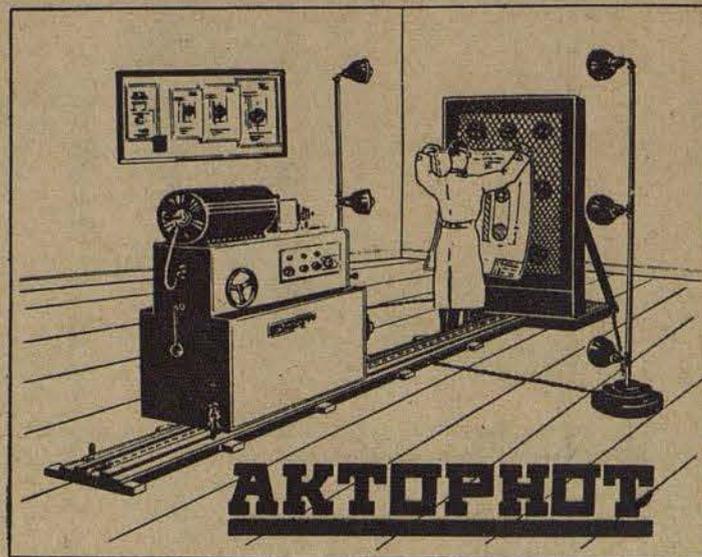
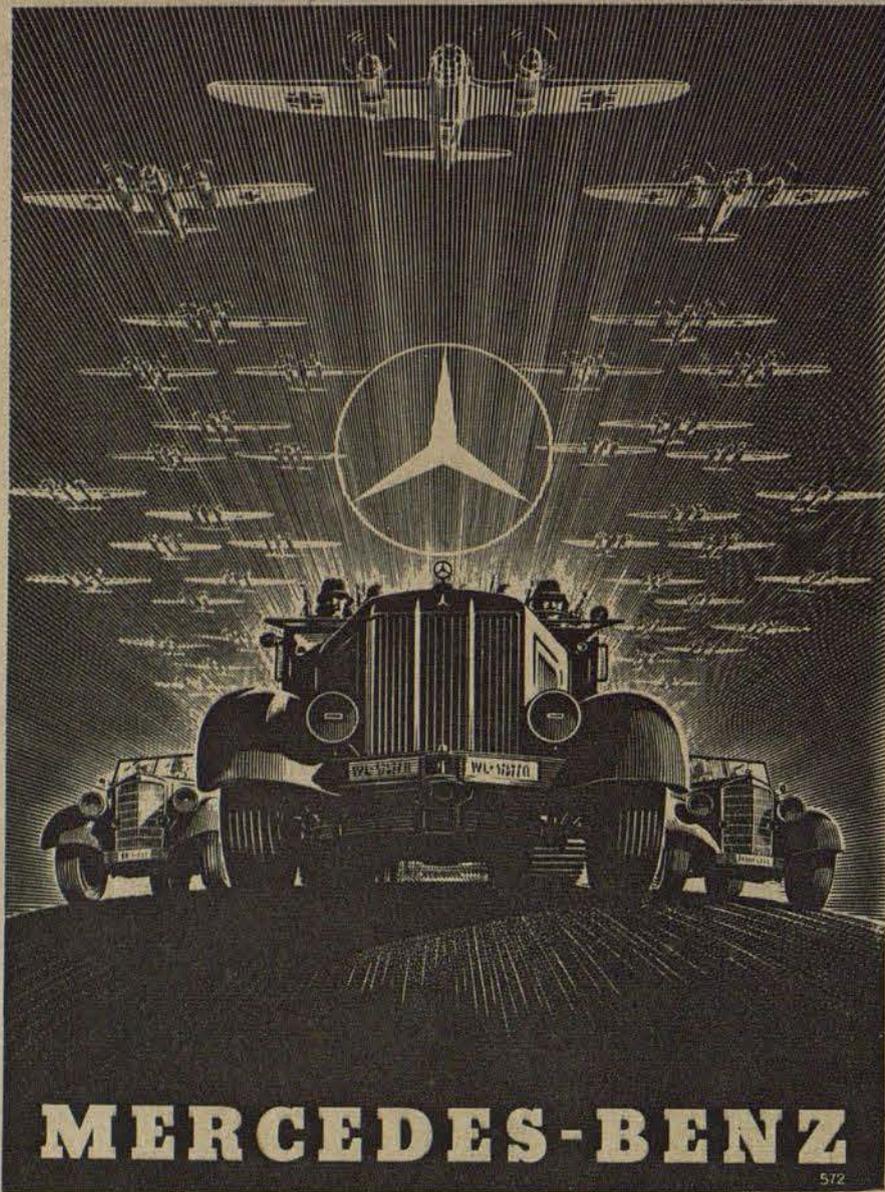
3 «Attention, une cliente qui ne lâche pas son argent!»... Monika Burg s'exerce à faire le signe secret par lequel on désigne les clientes qui ne donnent pas de pourboire.



3



5



Photocopie de documents importants d'entreprises pour leur conservation à l'abri des attaques aériennes.

Reproduction à l'échelle, de cartes, plans, et matériel de construction.

VEREINIGTE PHOTOKOPIER-APPARATE K.-G.
HAMBURG Dr. BÜGER BERLIN



L'Europe entière connaît

K H A S A N A

L'Europe entière apprécie

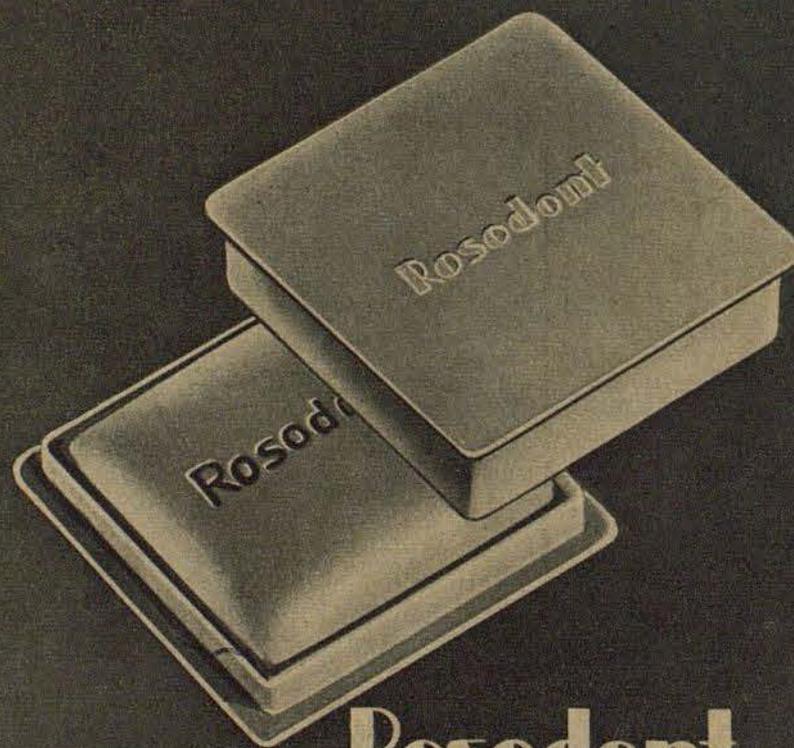
K H A S A N A

**KHASANA
DULMIN
PERI**

aussi bien que toutes les autres créations KHASANA doivent leur haute renommée uniquement à la constance de leurs vertus. Son nom garantissant déjà la qualité, KHASANA vous apporte un succès mérité.

DR. KORTHAUS FRANKFURT A.M.

B O H N



Rosodont

LA PÂTE DENTIFRICE SOLIDE «BERGMANN»

**LE PRODUIT ALLEMAND DE
QUALITÉ. EMPAQUETAGE
SYNTHÉTIQUE ALLEMAND**

A. H. A. BERGMANN, WALDHEIM (S.A.)

AHAB

L'Europe au-dessus des nations

PAR ÖRNULF TIGERSTEDT

B IEN que la guerre actuelle soit encore dans toute sa rage et que nous ne puissions guère nous douter du moment où elle finira, il est tout naturel que nous nous demandions dès maintenant ce qui résultera de la victoire. Le Reich qui, aujourd'hui, porte sur ses épaules l'avenir du continent, aura-t-il vraiment la possibilité de reconstruire le grand empire européen, prévu et prédit depuis longtemps par son Führer? Ce nouvel empire européen apportera-t-il vraiment la longue paix, tant désirée par des générations grandies dans les bouleversements sanglants? Le Führer accomplira-t-il l'œuvre avortée déjà tant de fois quand d'autres l'entreprirent: la construction d'une base européenne? C'est de la réponse à ces questions que dépendent le bien-être et l'existence même de chaque peuple européen, voire de chaque Européen.

Le dessein de mes réflexions n'est toutefois pas l'examen de la base matérielle de cette unité. C'est là tâche d'experts, qui ont déjà donné de nombreux témoignages très favorables. La base idéologique me paraît être plus délicate et fragile. L'avenir et la création du nouvel empire ne seront pas assurés, avant que cette base idéologique ne soit une réalité et le bien commun de tout le continent. Il ne suffit pas d'avoir à sa disposition un bon matériel de construction. Ce qui est aussi important, c'est le plan et l'esprit qui doivent donner vie aux formes.

Les peuples européens sont-ils déjà prêts à comprendre la grandeur de cette création?

Sommes-nous déjà préparés à reconnaître la création de l'empire nouveau, non pas comme une contrainte imposée par une nécessité accidentelle, mais comme une tâche culturelle à accomplir par notre génération et particulièrement à cette époque prodigieusement riche de forces créatrices?

Beaucoup disent: « Le principal, c'est que le bolchevisme soit écrasé. » Rien n'est plus faux. Si importante que soit la destruction du bolchevisme, elle n'est que la condition préalable de l'œuvre à réaliser. L'essentiel n'est pas la destruction, mais la construction. Dès à présent, alors que fait rage cette guerre pour la liberté européenne, se déroule déjà le débat d'idées qui doit donner à ce siècle son importance réelle et historique.

Depuis que l'unité occidentale a été submergée sous les flots des grandes migrations au début de l'ère chrétienne, le rêve de la reconstitution de cette unité est resté vivace chez les grands peuples. Toujours, dans leur histoire, lorsqu'il s'est agi des problèmes propres à notre civilisation, il semblait que, invisibles mais présents, les signes de l'empire imprimaient aux événements leur direction. De même, aujourd'hui, il ne s'agit pas seulement de la défaite de l'Angleterre, de la lutte allemande pour la liberté ou de l'écrasement du bolchevisme, tout ceci n'étant que le moyen d'atteindre le but, il s'agit surtout de la constitution de l'empire.

« Signal » fait entendre ici une voix finlandaise autorisée qui offre, sur le thème des projets d'avenir de l'Europe, une contribution d'un intérêt exceptionnel.

A l'origine, ce fut Charlemagne

qui approcha le plus de la solution définitive. Aujourd'hui, beaucoup de choses présenteraient un autre aspect sur notre continent, si son œuvre avait duré. Mais son patrimoine fut dispersé par ses successeurs. Une seconde fois, sous les grands Hohenstaufen, l'idée de l'empire triompha. Plus vive que jamais, elle revécut sous l'empire romain germanique, sous les grands empereurs Frédéric Barberousse, Henri VI et Frédéric II. Mais il n'était pas possible de jeter un pont sur l'abîme qui séparait l'empereur du pape.

Charles-Quint de Habsbourg était près d'accomplir le grand dessein. Pendant un temps, il sembla que la conjonction Espagne-Allemagne offrait toutes les possibilités de créer et de maintenir la concentration des forces continentales, condition nécessaire d'une telle unité. Cette fois encore, la tentative échoua. Les forces voisines exploitèrent habilement les oppositions religieuses, nationales et dynastiques qui croissaient au sein de l'empire hispano-allemand. La perte de la grande Armada espagnole, en 1588, fut un malheur continental dont nous commençons à mesurer l'importance.

La dernière tentative d'unification européenne, comprise de la plupart de ses contemporains, fut celle de Napoléon I^{er}, au début du XIX^e siècle.

De même qu'elle avait mobilisé contre Philippe II d'Espagne et Louis XIV de France toutes les forces opposées, l'Angleterre rassembla sous sa direction, contre Napoléon, une masse de défenseurs à sa dévotion. Le continent ne disposait pas alors de possibilités techniques pour détruire la force de l'Angleterre. L'idée nouvelle de la liberté nationale, née de la Révolution française et développée par les penseurs allemands et italiens, ne trouvait pas de place dans l'impérialisme napoléonien, basé sur l'hégémonie française. C'est pourquoi sa défaite, prédite dès longtemps, était inévitable. L'Allemagne, l'Autriche et l'Espagne avaient fait les plus grands sacrifices dans le combat contre l'ennemi commun, mais ce ne furent pas elles qui en tirèrent le véritable profit. Les vainqueurs réels, après la chute de Napoléon, étaient l'Angleterre anticontinentale et la Russie non européenne. Depuis lors, la menace russe s'élève à l'horizon oriental comme un nuage de plomb toujours plus chargé de dangers. A l'ouest, l'Angleterre, attentive, guette chaque mouvement des forces continentales aspirant à se développer.

Quelque chose est changé depuis Napoléon

Après la sanglante guerre civile de 1864-1865, les Etats-Unis de l'Amérique

du Nord se sont consolidés et sont devenus un pays d'extension gigantesque. Les millions d'habitants de l'Asie orientale se sont éveillés. L'Europe, sous ce rapport, est toujours restée à l'arrière-garde. Les Indes sont en fermentation, et la situation chez les Noirs d'Afrique s'est transformée. Enfin, la Russie! Quel développement de force s'est produit dans les territoires de cet empire immense! Ce développement a été nonchalant et disparate. En dépit de cela, il s'est accompli et, sous la direction bolcheviste, s'est affirmé. C'est une menace mortelle, couvrant tout de son ombre, dressée contre l'Europe qui s'affaiblit en de naïves concurrences de liberté, en des anarchies vagabondes.

Parmi toutes les guerres, une seule peut être, avec raison, désignée sous le nom de guerre de la liberté du continent européen contre les forces dissolvantes et destructives de l'intérieur et de l'extérieur, et c'est la guerre actuelle. Si cette guerre doit avoir un sens réel, si elle veut dépasser la perspective d'un nouveau groupement accidentel de forces, et si, sur tous ces champs de bataille arrosés de sang, doit germer un bienfait durable pour l'avenir, il faut que ce soit par la consolidation définitive et ferme de l'unité, but véritable et ouvertement reconnu de nos efforts communs. Depuis le temps des Hohenstaufen, les chances d'une solution politique n'ont jamais été plus grandes que maintenant.

La difficulté majeure

réside, toutefois, dans l'opposition qui semble exister entre l'idée de l'unité européenne et le sentiment national survivant dans les Etats actuels. Grâce à l'idée de l'Etat national, l'Italie, divisée en de nombreux petits Etats, fut enfin unifiée sous un sceptre en 1870. Ailleurs, quand le signal fut donné pour la grande œuvre de libération nationale, l'idée de liberté des peuples, malgré l'hésitation de dynasties qui n'en apercevaient point la portée, accomplit le miracle de réunir les Allemands, vaincus par Napoléon, sous les drapeaux de York, Scharnhorst et Blücher. Plus tard, la liberté des peuples et le droit des nations à disposer d'elles-mêmes furent les sources des forces qui donnèrent enfin leur autonomie aux peuples balkaniques, ou qui rendirent possible au peuple finlandais de faire surgir intacte son âme du crépuscule où la maintenait la séculaire sujétion russe, qui lui permirent de construire un Etat dont le monde entier, plus tard, put témoigner de la solidité et de la volonté de défense. C'est le sentiment

national qui, ces temps derniers, constitua le bastion imprenable contre les tendances dissolvantes du bolchevisme. Dans le sol fertile du sentiment national ont germé les plus beaux monuments, les créations architecturales, les grandes œuvres artistiques et littéraires. Les peuples n'ont distingué comme aides et comme chefs que ceux dans le cœur desquels brûlait la flamme du sentiment national.

Mais, l'individualisme sans entraves incline à l'atomisation et à l'éparpillement de la plus grande unité. Cette tendance des hommes était déjà évidente avant le déclenchement de la nouvelle guerre mondiale. Aujourd'hui encore, malgré l'appel à la croisade bolcheviste, le nationalisme excessif de beaucoup de peuples européens agit comme un frein. On ne voit que ce qui est proche, on est aveugle pour tout ce qui concerne la communauté. Ce fait, plus que toute autre chose, montre que l'idée de l'Etat national a atteint la limite de ses possibilités et que, si l'Europe doit subsister, il faut procéder à une révision des notions et admettre l'entrée en jeu d'une idée plus grande et unificatrice, ou, mieux encore, d'une nécessité de synthèse. La situation réelle, maintenant, ne laisse plus le choix qu'entre un renversement des valeurs et la disparition définitive de l'Europe dans l'impuissance.

De même que les tendances dangereuses de l'individualisme sont contrôlées et réprimées par l'organisation de l'Etat souverain, de même les sentiments nationaux des peuples devront être classés sous une norme commune, ayant la puissance et la possibilité d'intervenir là où se manifestent des activités dangereuses pour la communauté.

Une telle idée, c'est la conception même, très ancienne, de l'Empire européen dont nous voyons maintenant la renaissance. De même que les royaumes, les duchés, les margraviats et les républiques médiévales ont pu être réunis en empires, il doit être possible d'incorporer dans une communauté plus grande l'Europe, les nationalités modernes, tout en sauvegardant leurs souverainetés.

Ces dernières décades, la situation de l'Europe a été bouleversée de fond en comble. Au milieu des empires géants qui ont été créés partout dans le monde, le vieux continent ne peut subsister qu'en unité organique. S'il reste divisé en quelques douzaines d'Etats souverains, se surveillant jalousement l'un l'autre, son histoire sera bientôt terminée.

Il n'y a pas de nation assez forte dans notre continent pour accomplir à elle seule la tâche qui s'impose. Elle est commune à tous et exige les efforts communs. Mais là où la tâche est commune, il faut, que nous le voulions ou non, que la conception et la direction soient communes.

L'unité harmonieuse des Etats nationaux dans l'empire souverain, la synthèse entre les nationalismes et l'idée de l'empire, ce sont les tâches primordiales des générations de ce siècle décisif.



Le Nouveau
SAVOIR-VIVRE

Si l'on vous prête un livre, rendez-le, bien entendu, mais glissez-y comme remerciement, un billet de la LOTERIE NATIONALE

L'infanterie flamande en action

Sur le front européen contre le bolchevisme, deux légions de volontaires belges: «Flandre» et «Wallonie», tiennent leur place. Des milliers d'hommes s'y sont engagés, décidés à combattre pour une nouvelle Europe. Les nombreuses Croix de fer et toutes les décorations qui leur ont été attribuées sont le plus clair témoignage de l'héroïsme dont ces soldats ont fait preuve au cours des combats, dans les secteurs du nord, du centre et du sud du front de l'est. Les photographies que l'on trouvera sur cette page et à la page suivante montrent les volontaires flamands combattant devant Léninegrad.



① Le poste d'observation d'une compagnie d'infanterie flamande a découvert une troupe de reconnaissance soviétique qui s'approche sous le couvert des maisons détruites de la banlieue de Léninegrad. Le commandant d'une batterie est immédiatement prévenu

② Alerte! Les servants sortent en hâte de leur fortin et se précipitent vers leur pièce. Ces hommes ont l'habitude de telles alertes: les bolcheviks tentent presque chaque jour des reconnaissances semblables.

SEULE LA MÉTHODE A. B. C

permet à un débutant de réussir des croquis d'après nature dès la première leçon.

La Méthode A. B. C. de Dessin connaît en 1942 le même succès qui l'accueillit en 1919... Car elle demeure la Méthode essentiellement moderne.

EN QUOI?

Parce que, s'attachant à développer rapidement la personnalité de chaque élève, elle rejette pour cette raison le procédé désuet de la copie;

Parce que, de ce fait, elle s'adapte à l'évolution de la vie, aux goûts, aux modes, aux besoins de notre époque où le Dessin tient une place importante et si justifiée.



LA MÉTHODE A. B. C. EST MODERNE PARCE QU'ELLE EST VIVANTE

Brochure gratuite
Ecrivez à l'adresse ci-dessous pour demander la brochure de renseignements (joindre 5 frs en timbres pour frais). Spécifiez bien le cours qui vous intéresse: Cours pour Enfants ou pour Adultes.

Croquis puissant, réalisé au pinceau par un de nos élèves, aujourd'hui notre collaborateur

ÉCOLE A. B. C

(SERVICE C. W. 1)

Z. O. : 12, rue Lincoln, PARIS-8^e
Z. N. O. : 6, rue Bernadotte, PAU (B.-P.)





③ Quelques manipulations et la pièce est prête. Le poste d'observation précise les données du feu. Le pointeur règle son tir.
Clichés du correspondant de guerre // Vaes (PK)

④ Une expérience de chaque jour permet d'assurer le service de la pièce dans la perfection. L'ennemi est pris sous un violent tir indirect jusqu'au moment où le poste d'observation annonce: «Cessez le feu... troupe de reconnaissance est anéantie.»



④

AU DESSUS DE TOUTE DISCUSSION

SECOURS NATIONAL



CONTRE LA MISERE

A L'ECART DE TOUTE POLEMIQUE



Gelée adoucissante, évite les gerçures, protège les mains contre les rigueurs du froid.

Robel

25 Avenue Matignon - Paris - Tél: Elyées 79-53

SERVIR D'ABORD



La Noble Devise de PILLLOT vous garantit la Qualité impeccable de ses Modèles

PILLLOT
la chaussure de Qualité.

L'AVENIR EST A L'ÉLECTRICITÉ
SOYEZ ELECTROTECHNICIEN
CHEF DE TRAVAUX
DIPLOMÉS PAR L'ÉTAT
ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL THÉORIQUE ET PRATIQUE
PAR CORRESPONDANCE
ÉCOLE MODERNE DE T.S.F.
3, Rue Laffitte, 3 - PARIS
DEMANDEZ LE GUIDE GRATUIT N° 50

Manuel de dépannage... 25 fr. { Port 9 fr.
Dictionnaire de T.S.F.. 15 fr. {

Les annonces pour l'Édition Française de

Signal

sont reçues à EUROPE - PUBLICITE

1, Pl. du Théâtre-Français
PARIS 1er



C'est ainsi que se présentent réellement la plupart des dessinateurs, mais...

Les secrets d'un caricaturiste

Le caricaturiste bien connu Albert Dubout livre aux lecteurs de « Signal » les secrets de sa vie et de son travail. Sa verve de conteur ne le cède en rien à sa fantaisie de dessinateur. Jugez-en plutôt

Je suis venu au monde sur la terre. Comme pas mal de mes contemporains. Pourquoi? Je n'en sais rien! C'était sur la côte phocéenne chaude et bleue, entre l'Estaque et Aubagne, dans une grande ville de neuf lettres verticales. Coïncidence curieuse, je suis né sur la même planète que Napoléon 1^{er}. Cette concomitance n'échappera à personne. D'ailleurs j'ai dans ma vie plusieurs rapprochements troublants. Je naquis... non! Je naquis un 15. Mon premier dessin a paru dans les journaux un 17. J'habite le numéro 6 de la rue... Curieux!

Beaucoup de personnes se demandent comment je peux être! Que ceux qui ne m'ont jamais vu trouvent ici mon portrait.

Grand, lorsque je suis à côté d'un nain, petit si par hasard je suis près d'un hercule (ce que j'évite le plus possible). Beau, sportif, un Antinoüs si l'on me compare à un de mes personnages! Les lundis et vendredis je porte une grande barbe rousse en éventail pour ne pas me faire remarquer. J'habite près de cette intellectuelle place Saint-Michel une maison crasseuse, ventrue jusqu'à l'indécence et ridée dans tous les sens. J'ai trouvé dans cet habitat le calme indispensable. L'absolue solitude étant nécessaire à l'élaboration de ces dessins où j'entasse de gré ou de force, des cen-

et grandeur! — le vénérable panneau barbu, dis-je, porte la trace de cruels coups de pied. Deux catégories de gêneurs sont restées inlassablement fidèles et n'ont jamais abandonné la partie: les employés du gaz et ceux de l'électricité. Toute mon admiration va à l'obstinée persévérance dans le devoir de ces remarquables serviteurs de nos deux grandes compagnies. Pour tous les autres, des centaines, qui n'ont jamais compris qu'un quart d'heure accordé à chacun donnerait un total de près de 75 heures par semaine, je reste inflexible et sourd. Ceux qui me connaissent mal disent: « Dubout joue à la purée ». Ils ne peuvent pas saisir que cette vieille maison sordide contient la mystérieuse ambiance du travail qui erre à l'aise dans ces pièces au désordre anarchique. C'est là que se pondent les foules grouillantes, les dessins de journaux, les illustrations de livres et les dessins animés. Ai-je fait souvent des dessins malveillants? Peut-être! Nous sommes d'orgueilleux mammifères et nous avons besoin quelquefois de faire le point. Le dessin rosse titille notre superbe, car, sans hypocrisie, il nous dévoile notre humanité à poil! Et c'est d'ailleurs l'apparition brutale de cette immonde maritorne qui choque pas mal de personnes trop souvent évadées dans les sphères de la vanité. (Ouf!)

Mais redevenons sérieux. Beaucoup de personnes me demandent:

- Mais combien de temps vous faut-il pour faire un de vos dessins?
- Quelle plume employez-vous?
- Vous dopez-vous?
- Avez-vous de l'hyperesthésie? etc., etc...

C'est simple, pourtant. Voici quelques secrets livrés à la curiosité des lecteurs. Il faut d'abord être quelque peu névrosé pour faire du bon boulot. Attachez un porte-plume à chacun de vos pieds (méthode japonaise). Prenez deux autres porte-plume dans chacune de vos mains, un autre dans la bouche (méthode chinoise). Agitez for-

Bon! Maintenant que voilà une question définitivement mise au point, parlons du travail nocturne. Malgré tout, depuis les restrictions (car, il faut bien l'avouer, il y a des restrictions), la puissance de travail s'est ralentie. Manque de phosphore? Manque de café? Qu'aurait fait Balzac de nos nuits?... Et le tabac indispensable? Ce « bleu » qui était la fumée de la locomotive-travail en marche dans les fertiles heures nocturnes... Tout de même, si quelque lecteur philanthrope, touché de mes doléances, voulait me faire don de quelques kilos de « bleu », qu'il les expédie à la direction du journal qui, sans doute, les fera suivre.

Cela d'ailleurs m'en rappelle une bien bonne. Une histoire drôle de derrière les fagots. Elle est bien amusante!

— Un jour dans Marseille ensoleillée, sur ces pittoresques quais du Vieux-Port, près de l'embarcadère du château d'If, où se promènent silencieux les fantômes du comte de Monte-



Depuis plusieurs mois, Dubout travaille à un film de dessins animés dont « Signal » est le premier à présenter au public les deux héros: Madame et Monsieur Anatole. (Pauvre Monsieur Anatole, dans quelles aventures l'impitoyable Dubout ne va-t-il pas le jeter!)

tement, débouchez et versez sur votre tête. Ce serait bien le diable si vous ne réussissiez pas un dessin contenant une belle foule grouillante. Si toutefois le traitement ne s'adaptait pas à votre tempérament (il y a des natures rebelles), ou si simplement vous étiez en bouderie avec dame Inspiration, faites le tour de la pièce à cheval sur un balai en sautant, et criant: « Bibi Oulala Alalouf popoff!!! » Jusqu'à ce que les voisins suants de peur demandent l'assistance de police-secours (méthode Sainte-Anne). Voilà simplement tout le secret de ma méthode.

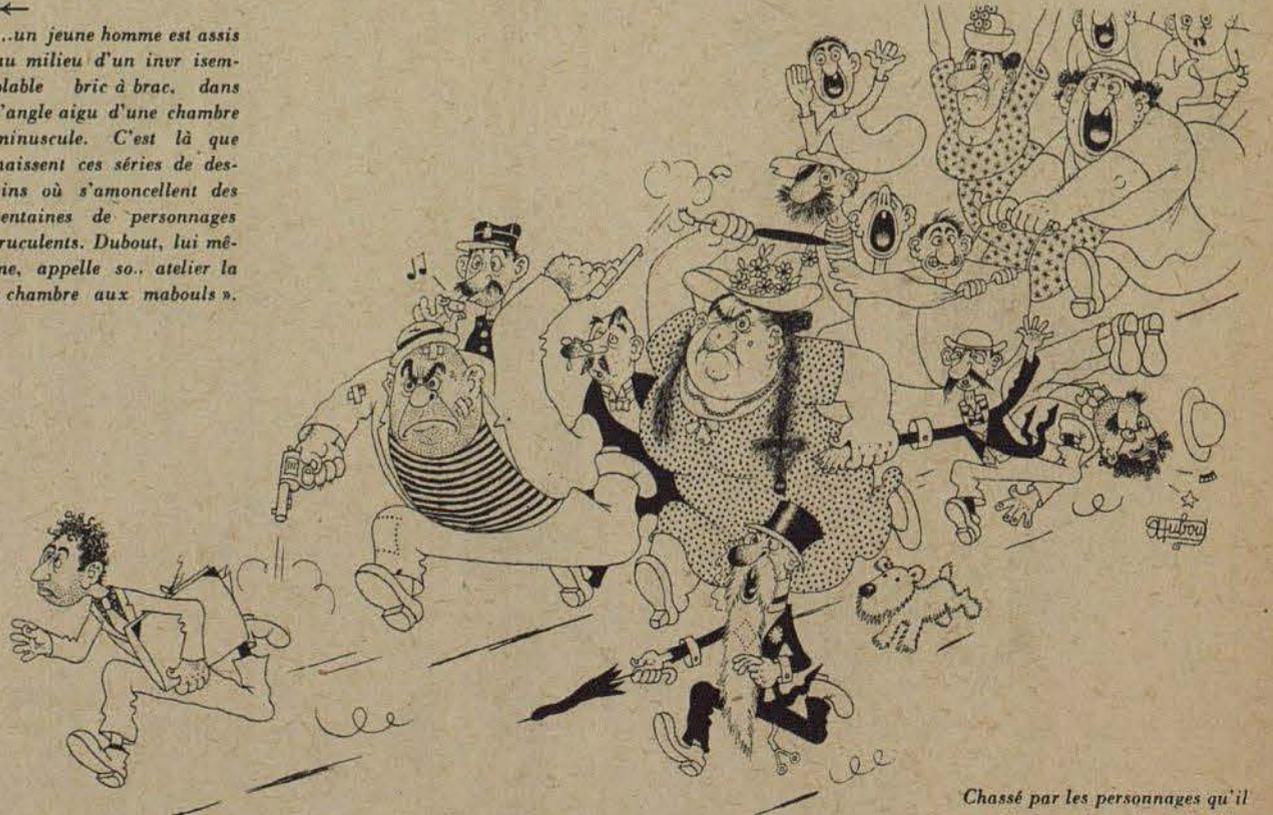
Cristo et de l'abbé Faria, Marius revenait de la pêche, les bras chargés de gibier. Il était rayonnant, et fumait un énorme cigare de trois décades au moins.

Toute la foule bariolée le regardait, émerveillée. A ce moment précis (11 h. 10), apparaît, débouchant de la Canebière, ce coquin d'Olive. Alerté, vif, plaisantin, affublé d'un superbe costume blanc. Tout d'un coup, il aperçoit Marius. Il se dirige vers lui et lui... et lui... lui...

Zut!... je ne me rappelle jamais la fin des histoires! Albert Dubout



...un jeune homme est assis au milieu d'un invraisemblable bric à brac, dans l'angle aigu d'une chambre minuscule. C'est là que naissent ces séries de dessins où s'amoncellent des centaines de personnages truculents. Dubout, lui-même, appelle son atelier la « chambre aux mabouls ».



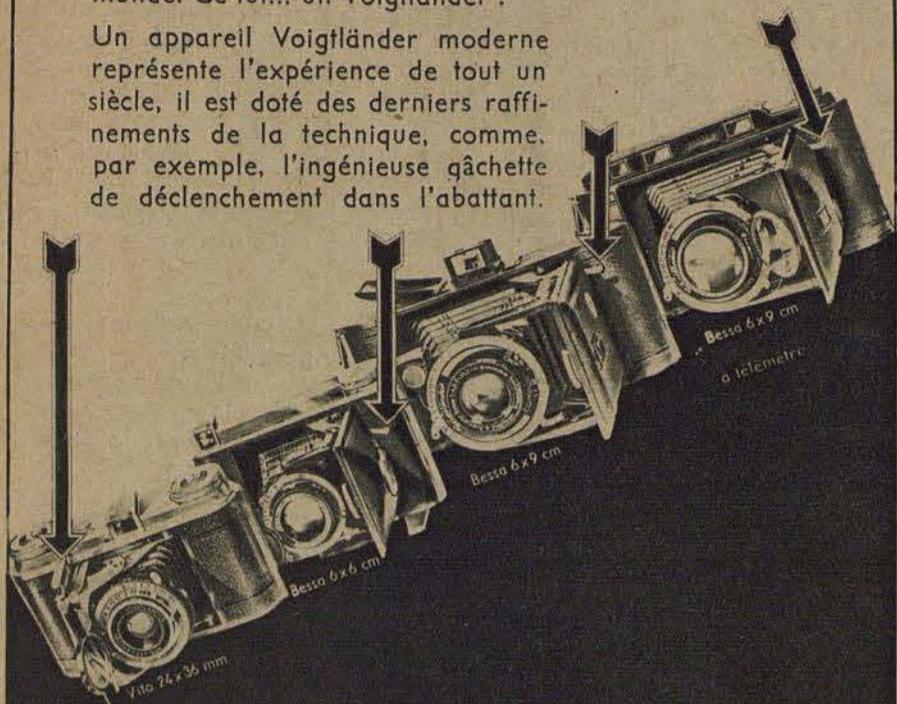
Chassé par les personnages qu'il a créés, le caricaturiste s'enfuit.

taines d'anthropoïdes. J'ai été obligé de consigner ma porte à tous, amis et parents. On frappe. Je suis sourd! Les durs insistent et le vénérable panneau barbu datant, comme tout le corps de bâtiment, du ministre Turgot dont c'était les écuries, — décadence

Le premier appareil métallique du monde

C'est en 1840 — peu nombreux sont certainement ceux qui connaissent cette date historique — que fut créé le premier appareil métallique du monde. Ce fut... un Voigtländer !

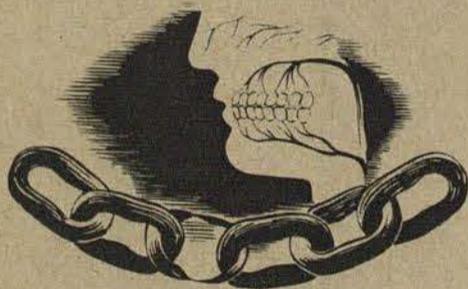
Un appareil Voigtländer moderne représente l'expérience de tout un siècle, il est doté des derniers raffinements de la technique, comme, par exemple, l'ingénieuse gâchette de déclenchement dans l'abattant.



Voigtländer -

les appareils de renommée mondiale!

MOUSON LAVENDEL

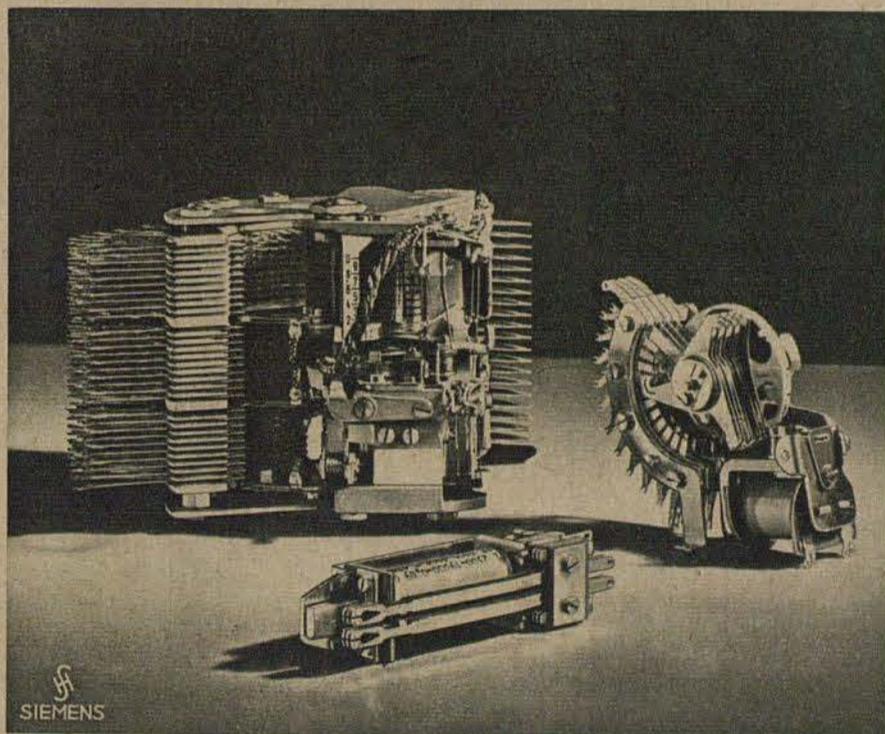


Le point faible du corps

La partie de notre corps qui se trouve la plus exposée, pour le maintien de notre santé, ce sont nos dents. La preuve en est la rapide carie des dents, le mal le plus répandu et celui qui compromet le plus la santé. 90% des hommes en sont atteints. Demandez, à ce sujet, la brochure explicative "Gesundheit ist kein Zufall" éditée par Chlorodont, Dresde N. 6.

Chlorodont

est le moyen de conserver des dents parfaitement saines



Les éléments d'un central téléphonique

Un central téléphonique moderne est construit avec de tels sélecteurs à deux mouvements, des sélecteurs rotatifs et des relais. Un central pour 10.000 abonnés comprend, par exemple, 3.300 sélecteurs à deux mouvements, 11.000 sélecteurs rotatifs et 38.000 relais. On a exécuté, jusqu'ici, environ 6 millions de lignes d'abonnés téléphoniques dans le monde entier, d'après le système Siemens.

Signal



*Dans une base
de sous-marins sur
l'Atlantique*

*(reportage photographique
aux pages 11 à 18)*

**Entre deux croisières...
et deux barbes**

*Cliché du correspondant de guerre
Hanns Hubmann (PK)*